



Romans québécois Page D 3
Essais Page D 4
Roman de l'Amérique Page D 5

ARTS VISUELS

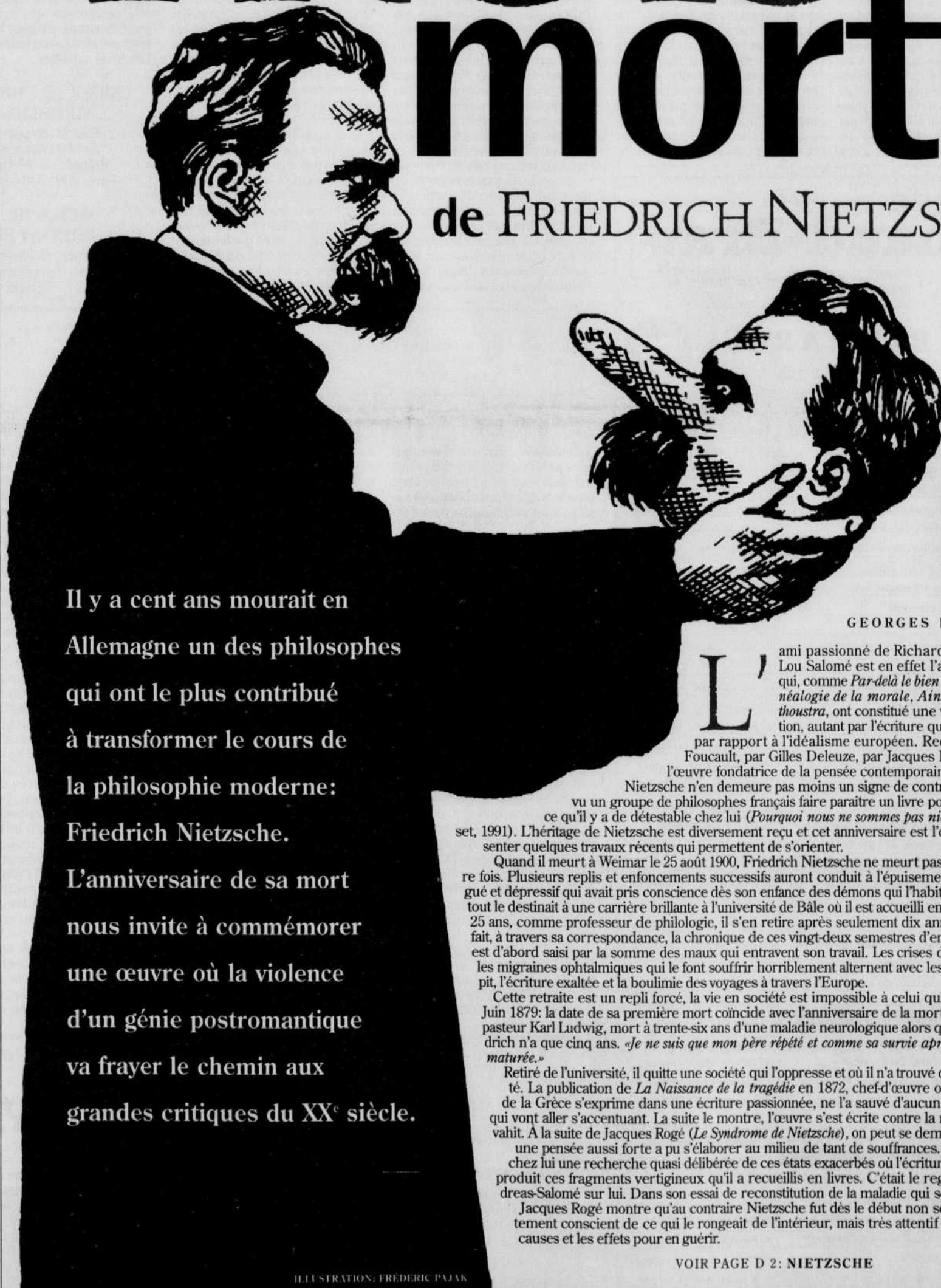


Armand Vaillancourt Page D 7
Jardins Page D 8

LIVRES

Les TROIS morts

de FRIEDRICH NIETZSCHE



Il y a cent ans mourait en Allemagne un des philosophes qui ont le plus contribué à transformer le cours de la philosophie moderne: Friedrich Nietzsche. L'anniversaire de sa mort nous invite à commémorer une œuvre où la violence d'un génie postromantique va frayer le chemin aux grandes critiques du XX^e siècle.

GEORGES LEROUX

L'ami passionné de Richard Wagner et de Lou Salomé est en effet l'auteur de livres qui, comme *Par-delà le bien et le mal*, *La Génologie de la morale*, *Ainsi parlait Zarathoustra*, ont constitué une véritable révolution, autant par l'écriture que par la pensée, par rapport à l'idéalisme européen. Reçue par Michel Foucault, par Gilles Deleuze, par Jacques Derrida comme l'œuvre fondatrice de la pensée contemporaine, la pensée de Nietzsche n'en demeure pas moins un signe de contradiction et on a vu un groupe de philosophes français faire paraître un livre pour montrer tout ce qu'il y a de détestable chez lui (*Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Grasset, 1991). L'héritage de Nietzsche est diversement reçu et cet anniversaire est l'occasion de présenter quelques travaux récents qui permettent de s'orienter.

Quand il meurt à Weimar le 25 août 1900, Friedrich Nietzsche ne meurt pas pour la première fois. Plusieurs replis et enfoncements successifs auront conduit à l'épuisement un esprit fatigué et dépressif qui avait pris conscience dès son enfance des démons qui l'habitaient. Alors que tout le destinait à une carrière brillante à l'université de Bâle où il est accueilli en 1869, à l'âge de 25 ans, comme professeur de philologie, il s'en retire après seulement dix années. Quand on fait, à travers sa correspondance, la chronique de ces vingt-deux semestres d'enseignement, on est d'abord saisi par la somme des maux qui entravent son travail. Les crises de dépression et les migraines ophtalmiques qui le font souffrir horriblement alternent avec les périodes de répit, l'écriture exaltée et la boulimie des voyages à travers l'Europe.

Cette retraite est un repli forcé, la vie en société est impossible à celui qui souffre autant. Juin 1879: la date de sa première mort coïncide avec l'anniversaire de la mort de son père, le pasteur Karl Ludwig, mort à trente-six ans d'une maladie neurologique alors que le jeune Friedrich n'a que cinq ans. «Je ne suis que mon père répété et comme sa survie après une mort prématurée.»

Retiré de l'université, il quitte une société qui l'opresse et où il n'a trouvé qu'ennui et fatuité. La publication de *La Naissance de la tragédie* en 1872, chef-d'œuvre où son exaltation de la Grèce s'exprime dans une écriture passionnée, ne l'a sauvé d'aucun de ces troubles qui vont aller s'accroissant. La suite le montre, l'œuvre s'est écrite contre la maladie qui l'envahit. À la suite de Jacques Rogé (*Le Syndrome de Nietzsche*), on peut se demander comment une pensée aussi forte a pu s'élaborer au milieu de tant de souffrances. Certains ont vu chez lui une recherche quasi délibérée de ces états exacerbés où l'écriture s'enflamme et produit ces fragments vertigineux qu'il a recueillis en livres. C'était le regard de Lou Andreas-Salomé sur lui. Dans son essai de reconstitution de la maladie qui scella son destin, Jacques Rogé montre qu'au contraire Nietzsche fut dès le début non seulement parfaitement conscient de ce qui le rongait de l'intérieur, mais très attentif à en décrire les causes et les effets pour en guérir.

VOIR PAGE D 2: NIETZSCHE

ILLUSTRATION: FRÉDÉRIC PALAV

Le nouveau Far West!

Un fraudeur usurpe l'identité d'un auteur sur Internet

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Rien de plus rassurant que le bon vieux monde des trois dimensions. Peut-être lisez-vous ainsi des journaux sur papier, achetez-vous vos livres avec l'aide de libraires de chair, de sang et, avec un peu de chance, de discernement. Peut-être vivez-vous loin du réseau désincarné, gigantesque et enchevêtré d'Internet, loin de ses merveilles et de ses excès. Mais rien n'interdit que quelqu'un, dans le monde du cyberspace, ne soit en train de jouer sur le réseau une carte majeure dans le parcours de votre vie. L'auteur américain de littérature fantastique Terry Goodkind l'a appris à ses dépens, alors qu'un internaute malhonnête et déloyal a impunément usurpé son identité durant au moins deux ans, sans jamais être importuné par son hôte, Amazon.com.

Pour Terry Goodkind, qui cherche en vain le coupable, Internet rappelle désormais l'ancien Far West, et la clientèle de la librairie virtuelle Amazon.com y fait figure d'une foule prête à lyncher le premier auteur à succès venu.

«Il y a quelqu'un qui a utilisé mon nom pour dire en substance: je suis désolé que le public ait été si déçu de mes derniers livres, et je considère l'idée de modifier les personnages en conséquence», lance un Terry Goodkind furieux, joint au bout du fil, au Nevada.

Commentaires bienvenus

Tout a commencé lorsque, profitant de la complexité technologique qui permet désormais des échanges interactifs entre inconnus sur la Toile, les grandes librairies virtuelles que sont Chapters.com, au Canada, Amazon.com, aux États-Unis, ou Alapage.com, en France, ont mis au service de leurs clients-lecteurs des forums leur permettant d'afficher leurs commentaires sur les livres offerts.

On peut ainsi apprendre, en naviguant sur Amazon.com, cette librairie essentiellement anglophone au catalogue essentiellement américain, qu'un lecteur anonyme de Timmins, Ontario, a apprécié la traduction de *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy (*The Tin Flute*), roman mis au programme de sa classe de 12^e année, ou que Mike, de Colombie-Britannique, a trouvé le même ouvrage ennuyeux à mourir. Bon. Cela permet aussi, soit dit en passant, de voir à quel point les livres québécois sont peu lus aux États-Unis...

Dans certains cas, en particulier celui des livres meilleurs vendeurs, la librairie fournit une abondance de commentaires, positifs et négatifs, sur un seul livre. C'était le cas des ouvrages *Soul of the Fire* et de *Stone of Tears*, de Terry Goodkind.

VOIR PAGE D 2: FAR WEST

Cet été,
partez le Québec
en poche!



En vente chez votre libraire
Catalogue complet : www.livres-bq.com



LIVRES

Nietzsche

Un ami exemplaire et soucieux de la qualité de ses amitiés

SUITE DE LA PAGE D 1

La deuxième période de sa vie, qui va de 1879 à l'effondrement de 1889, est torturée par une souffrance croissante, que rien ne parvient à calmer. On peut la découper en plusieurs phases et décrire chacune comme le fait cette thèse de médecine, mais c'est pour retrouver toujours une alternance de dépression et de périodes maniaques, où la mélancolie du père disparu apparaît comme le fait le plus obsédant. Les grands biographes de Nietzsche, au premier rang desquels Charles Andler (*Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Gallimard, cinq volumes en trois tomes, 1958) et Curt Paul Janz (*Nietzsche: Biographie*, Gallimard, deux volumes, 1978), se sont intéressés au rapport de cette mélancolie à sa pensée. A cette question, le livre de Jacques Rogé apporte un éclairage neuf, dans la mesure où il propose un examen de toute la vie du philosophe, en suivant pas à pas la progression de la dépression à travers la succession des états de frénésie et d'extase où il parvient à écrire. La deuxième mort survient quand cette cyclothymie s'emballa et conduisit au déraillement. Janvier 1889, date fatidique où il doit être enfermé.

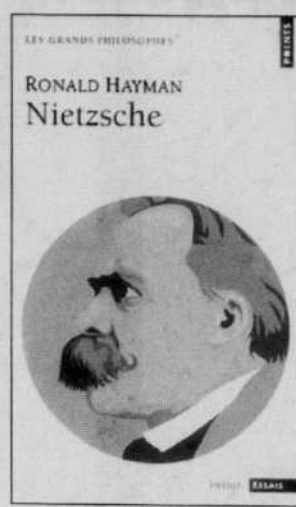
Les œuvres de cette deuxième période (1879-1889) ont constitué pour la philosophie européenne un tournant dont on s'apprécie encore à mesurer l'ampleur. La mort de Dieu, la critique de la métaphysique, le renversement des valeurs, toutes ces thèses fortes sont aussi problématiques. Les grands interprètes n'ont pas manqué, depuis Martin Heidegger jusqu'à Jacques Derrida, pour entendre la proclamation de Zaratoustra.

Aujourd'hui, la traduction française des œuvres complètes est presque achevée (Gallimard, édition Colli et Montinari, 14 tomes en 18 volumes, en cours depuis 1968) et les études se multiplient selon les perspectives. On découvre la richesse de ces lectures quand on entre dans le *Cahier* que l'Herne lui consacre pour l'anniversaire de sa mort.

Multiplicité des voix

La formule de ces riches cahiers est connue: textes inédits, chronologie, études, bibliographie. Publié sous la direction de Marc Crépon, celui-ci propose plusieurs ensembles sur Nietzsche et les Grecs, sur la musique, sur la critique de la métaphysique et de la culture. On notera un entretien avec Michel Haar et de belles études de Jacques Le Rider, Françoise Dastur et Marc de Launay, pour n'en nommer que quelques-unes. Le brefsai de Ronald Hayman (*Nietzsche. Les voix de Nietzsche*) se montre très sensible à la multiplicité des voix qui parlent dans l'œuvre: Dionysos, le dieu des masques, et Zaratoustra ne sont que les plus importantes, elles seront recouvertes par les voix intérieures qui conduiront au 4 janvier 1889.

Mathieu Kessler propose de son côté une étude fouillée, où la morale, la physiologie et la métaphysique sont relues en fonction de la constitution d'une esthétique généralisée (*Nietzsche ou le dépassement esthétique de la métaphysique*): toutes les dimensions de l'art sont explorées, dans le projet d'éclairer non seulement la création, mais la force même de la singularité. L'aptitude à surmonter le nihilisme caractérise peut-être plus l'art que la philoso-



phie, mais cette étude ne peut éviter de s'engager, derrière l'artiste, vers une éthique du sujet solitaire et souverain et du souci de soi. Ce beau livre vient rejoindre les études classiques de Jean Granié (*Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Seuil, 1962) et de Gilles Deleuze (*Nietzsche et la philosophie*, PUF, 1962, réédité; une synthèse admirable). Dans *Nietzsche. Un continent perdu*, Bernard Edelman entreprend la lecture du matérialisme nietzschéen. Averti des périls d'une lecture vitaliste, pour ne rien dire des dangers d'une biologie politique, il donne de «l'éternel retour» une interprétation d'abord cosmologique. Cette lecture risquée donne tout son relief aux concepts du chaos et du devenir, qui font de la physique de Nietzsche le milieu d'émergence de la volonté de puissance. L'histoire du corps comme l'histoire de l'humanité sont le produit de genèses matérielles et la société présente elle-même l'image d'un chaos de forces et de différences. Si la leçon du matérialisme de Nietzsche est entendue, elle peut conduire à une réinterprétation active du nihilisme, ouverte sur une transmission de nouvelles valeurs. Ce livre exigeant trace un chemin personnel dans l'œuvre nietzschéenne et ouvre des pers-

pectives politiques dépourvues de toute complaisance quand il s'agit de juger sa critique de la démocratie ou son biologisme.

La chute

Le 18 octobre 1888, Nietzsche écrit de Turin à Franz Overbeck: «Voici venue la grande époque de mes vendanges...» Il sait que la fin de l'écriture est proche et toutes ses lettres de cet automne-là sont une chronique de ses appréhensions. Les dernières (à August Strindberg, à Peter Gast) proviennent déjà d'un autre monde. Le 3 janvier 1889, il sort de chez lui. Sur la piazza Carlo Alberti de Turin, il voit un pauvre cheval maltraité par un cocher. Il se jette au cou de l'animal et l'embrasse en pleurant, puis il tombe, frappé d'apoplexie. Il ne se en remettra pas. Franz Overbeck, prévenu, vient le rejoindre et le trouve relisant les épreuves du *Contre Wagner*. Il le conduit à l'asile de Bâle. Il sera ensuite transféré à Iena, où sa mère le prendra chez elle le 24 mars 1890. A la mort de celle-ci en 1897, sa sœur Elisabeth le ramène à Weimar, où il meurt le 25 août 1900.

Toutes ces journées de l'automne 1888, avec leurs détails et l'atmosphère des rues de Turin, comme tant d'autres du séjour italien jusqu'à la scène de la piazza Carlo Alberti, sont évoquées dans un livre surprenant du dessinateur Frédéric Pajak (*L'Immense solitude*). La mort du père en est le point de départ — celui de Nietzsche, celui du dessinateur —, la jonction avec le suicide de Cesare Pavese dans une chambre d'hôtel de Turin fait le reste. Ces dessins à la plume, tous très beaux dans leur simplicité, restituent non seulement les lieux, mais les pensées et les paroles de deux écrivains qui vont vers la mort. On n'y trouvera presque pas de texte, mais les légendes, reprises de l'œuvre et de la correspondance, sont parfaitement ajustées à l'émotion du dessinateur. Rien pourtant ne conduisait à associer Nietzsche et Pavese, si

ce n'est la force de la dépression qui conduira l'un à la folie, l'autre au suicide. Mais la mélancolie qui imprègne ces dessins, le profond amour qui s'en dégage, permet de faire de ces portraits de deux orphelins sous le ciel de Turin une chronique de leur commune singularité, de leur absolue solitude. Au bout de ce livre inspiré et émouvant, leur écriture finit par se rejoindre et la mémoire de Nietzsche à Turin se fige à travers ces images dans ce qui fut le dernier séjour de sa pensée. Le cheval, les yeux brillants dans la nuit, sait que Nietzsche est déjà dans la mort.

Lorsqu'il s'effondre en janvier 1889, il a quarante-quatre ans, la partie la plus importante de son œuvre est derrière lui, mais il ne cesse de griffonner et de jouer du piano. Sa mère l'entend jouer l'avant-dernière sonate de Beethoven. Les souvenirs de son ami le plus fidèle, Franz Overbeck, le montrent comme un ami exemplaire et soucieux de la qualité de ses amitiés. On pense certes aux amis disparus de la jeunesse, dont le souvenir le hante — Erwin Rohde, Richard Wagner, Peter Gast —, mais on pense surtout à une certaine idée de la conversation philosophique dont s'est nourrie toute l'œuvre: «Nietzsche est l'homme auprès duquel j'ai respiré le plus librement.» Sans doute cette phrase de Franz Overbeck se transforme-t-elle pour ceux qui furent ses proches autant que pour la postérité de ses lecteurs en hommage à la liberté de sa pensée.

CAHIER DE L'HERNE NIETZSCHE

Sous la direction de Marc Crépon
Éditions de l'Herne
Paris, 2000, 478 pages

NIETZSCHE. UN CONTINENT PERDU

Bernard Edelman
Presses Universitaires de France, «Perspectives

critiques»
Paris, 1999, 368 pages.

NIETZSCHE. LES VOIX DE NIETZSCHE

Ronald Hayman. Nietzsche
Traduit de l'anglais
par Christian Cler
Le Seuil, «Points Essais»
Paris, 2000, 92 pages

NIETZSCHE OU LE DÉPASSEMENT ESTHÉTIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE

Mathieu Kessler
Presses Universitaires de France, «Thémis-Philosophie»
Paris, 1999, 312 pages

SOUVENIRS SUR FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Franz Overbeck
Traduit de l'allemand
par Jeanne Champeaux
Éditions Allia
Paris, 1999, 112 pages

L'IMMENSE SOLITUDE AVEC FRIEDRICH NIETZSCHE ET CESARE PAVESE, ORPHELINS SOUS LE CIEL DE TURIN

Frédéric Pajak
Presses Universitaires de France, «Perspectives critiques»
Paris, 1999, 332 pages

LE SYNDROME DE NIETZSCHE

Jacques Rogé
Éditions Odile Jacob
Paris, 1999, 264 pages

Note sur l'édition des œuvres: toutes les œuvres majeures sont disponibles au format de poche. L'ancienne traduction d'Henri Albert, faite avant l'édition critique italienne, a été reprise dans la collection «Bouquins» (Paris, Robert Laffont, deux volumes, 1993).

GROUPE
Renaud-Bray
Librairie
Garnier



PALMARÈS
du 9 au 15 août 2000



1 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	35	J.-K. Rowling	Gallimard
2 DICTION.	Le Petit Larousse illustré 2001	4	Collectif	Larousse
3 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	76	Dalal-Lama	R. Laffont
4 ROMAN	Fille du destin ♥	11	Isabel Allende	Grasset
5 POLAR	Avant de te dire adieu	11	M. Higgins Clark	Albin Michel
6 DICTION.	Le Nouveau Petit Robert I	5	Collectif	Le Robert
7 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	21	Joseph Cohen	Könemann
8 ROMAN	Véronika décide de mourir	19	Paulo Coelho	Anne Carrière
9 ROMAN	Et si c'était vrai...	30	Marc Lévy	R. Laffont
10 POLAR	Soins intensifs	11	C. Brouillet	courte échelle
11 POLAR	Le testament	14	John Grisham	R. Laffont
12 ROMAN	Soie ♥	186	A. Baricco	Albin Michel
13 B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	9	Tome & Janry	Dupuis
14 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	13	Amin Maalouf	Grasset
15 CUISINE	Sushi faciles	11	Collectif	Marabout
16 PSYCHO.	À chacun sa mission	38	Monbourquette	Novalis
17 ROMAN Q.	L'autruche céleste	26	Iléane Doclin	Flammarion Q.
18 POLAR	Prisonniers du temps	11	M. Crichton	R. Laffont
19 POÉSIE Q.	Erreur d'impression	9	Daniel Bélangier	coronet liv
20 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	48	A.-M. MacDonald	Flammarion Q.
21 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	49	Henriette Major	Fides
22 ROMAN	Harry Potter and the Goblet of Fire Version française disponible dès octobre	6	J.-K. Rowling	Bloomsbury
23 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	146	I. Nazare-Aga	L'Homme
24 ROMAN	City	13	A. Baricco	Albin Michel
25 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	45	P. J. D'Adamo	du Roseau
26 PSYCHO.	La querisun du cœur	28	Guy Corneau	L'Homme
27 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	22	Marcel Tessier	L'Homme
28 GUIDE	Québec la belle province	11	Collectif	Phidal
29 POLAR	La ville de glace ♥	25	John Farrow	Grasset
30 ROMAN	Vers chez les blancs	16	Philippe Djian	Gallimard
31 ROMAN	Maintenant et pour toujours	8	Danielle Steel	Pr. de la Cité
32 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	26	Dai Sijie	Gallimard
33 ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	9	Helen Fielding	Albin Michel
34 POLAR	Deadly décisions	4	Kathy Reichs	Scribner
35 CYCLISME	Il n'y a pas que le vélo dans la vie propos culinaires	8	L. Armstrong	Albin Michel
36 CUISINE	Les pinardises : recettes & ♥	300	Daniel Pinard	Boréal
37 BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique?	18	Frank McCourt	Belfond
38 HORREUR	Hannibal ♥	30	Thomas Harris	Albin Michel
39 SANTÉ	Le corps heureux	18	T. Cadrin-Petit	L'Homme
40 HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	37	Collectif	La Presse

Livres -format poche

1 ROMAN	Geisha ♥	14	Arthur Golden	Livre de poche
2 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	26	Helen Fielding	J'ai lu
3 SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	7	Neale D. Walsh	J'ai lu
4 ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	77	Frank McCourt	J'ai lu
5 ROMAN	Comment voyager avec un saumon	28	Umberto Eco	Livre de poche

♥ : Coups de coeur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

SUITE DE LA PAGE D 1

Or Amazon.com met aussi également à la disposition des auteurs un espace pour discuter avec le public. En général, les auteurs sont peu nombreux à s'en prévaloir. Terry Goodkind aurait sans doute été le dernier à s'y intéresser, lui qui ne navigue pas sur Internet. C'est après avoir reçu des lettres de ses fans le suppliant de ne pas changer ses personnages qu'il a découvert le subterfuge. Car un lecteur anonyme et malveillant avait utilisé le nom de Goodkind pour s'excuser auprès des lecteurs de la pauvreté de ses derniers romans et promettre qu'il allait veiller à en changer les personnages.

«Or je ne changerais même pas mes personnages si ma femme ou ma mère me le demandaient. Je les changerais encore moins pour un lecteur anonyme d'Amazon.com. Ces commentaires me font passer pour un auteur sans principes qui vend son âme à n'importe qui», dit-il. Selon lui, ces forums d'opinion sont «le summum de l'idiotie», puisqu'ils permettent à n'importe qui de mener une concurrence déloyale ou de démolir injustement un livre qui a du succès. «Les gens ne réalisent pas que les écrivains peuvent avoir des ennemis. Et depuis que cette histoire a été rendue publique, je me suis rendu compte que c'était arrivé à

d'autres auteurs qui n'osent pas se plaindre pour ne pas s'opposer à Amazon.com, qui pourrait cesser d'offrir des services de vente de leurs livres.»

Non seulement les commentaires affichés sur Amazon.com étaient-ils faux, mais ils sont restés deux ans sur le réseau avant que Goodkind n'en prenne connaissance. «La librairie Amazon.com n'a pas collaboré du tout pour nous aider à trouver le coupable. Elle n'a même pas accepté de publier des excuses. Je veux savoir qui est cette personne qui a essayé de détruire ma réputation et de nuire à ma carrière, pour éventuellement la poursuivre devant les tribunaux», ajoute Goodkind.

Un filtrage minimal

Du côté d'Amazon.com, on affirme que le réseau prévoit un certain filtrage des commentaires, tout en précisant que le procédé doit rester secret. «Nous avons un processus de filtrage mais il y a toujours quelques cas de méprise», commente laconiquement Bill Curry, directeur des relations de presse d'Amazon.com. M. Curry ajoute que les commentaires sont censés aider le lecteur à faire un choix, en donnant des renseignements sur le livre et non en visant leur auteur.

Quant aux auteurs eux-mêmes, il arrive qu'ils acceptent de donner des commentaires sur leurs

œuvres. C'est le cas de William Powell, auteur du livre *The Anarchist Cookbook*, qui affirme, dans l'espace qui lui est réservé, souhaiter que son livre ne soit pas réédité. «On m'a fait récemment savoir que plusieurs sites Internet font largement état de mon livre», écrit Powell, qui a signé *The Anarchist Cookbook*, en 1968, au beau milieu de la guerre du Vietnam, alors qu'il avait 19 ans et qu'il participait au mouvement d'opposition à cette guerre. «L'idée centrale de ce livre était que la violence est un moyen acceptable pour provoquer le changement politique. Je ne suis plus d'accord avec cet argument», écrit Powell. Précisons que les droits d'auteur du *Cookbook*, cédés en 1970, appartiennent à la maison d'édition et non à l'auteur.

Dans d'autres librairies virtuelles, Chapters.com, Alapage.com ou, plus près de nous, Gallimard-mtl.com, le public peut faire ses commentaires, mais les auteurs n'ont pas de lieu pour discuter, tout au plus y trouve-t-on des commentaires de l'éditeur. Dans la plupart des cas, le réseau prévoit peu de contrôle sur le contenu ou sur la provenance des commentaires des lecteurs.

«Nous croyons qu'il fait partie de notre rôle, en tant que libraires, de combattre la censure», explique Martha Cass, de chez Chapters. Aussi les responsables

du réseau se bornent-ils à épurer les commentaires de leurs obscénités, s'il y a lieu. «Il revient au lecteur qui fait le commentaire d'identifier quel type de lecteur il est, s'il le désire», ajoute-t-elle. «Nous essayons de laisser paraître une variété de points de vue sur les livres. Cela nous permet aussi d'offrir un espace d'échange sur les livres qui débordent le niveau local, qui s'élargit au plan national et même international.»

Chez Gallimard-mtl.com, on affiche également les commentaires des lecteurs après vérification de la provenance des courriels. «Nous lisons tous les courriels qui sont affichés», explique Jean-François Chételat, directeur de la librairie Gallimard à Montréal et responsable du site Internet. Les responsables du site agissent donc comme modérateurs, retirent les obscénités et les aberrations dans les courriels, et s'efforcent de permettre l'expression de divers points de vue. «On y découvre des talents cachés», dit Chételat. Tout en étant prudent, Gallimard tente quand même de conserver la vivacité de ton des critiques, de publier les commentaires positifs comme les négatifs, et de ne pas sombrer dans la rectitude politique. Tout cela demande du temps, un temps précieux et personnalisé qu'un géant comme Amazon.com n'a peut-être pas prévu consacrer à ce service.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Une sacoche vide

toutes les révélations». Alléchante perspective.

Bahiyih Nakhjavani, Iranien partageant sa vie entre la France et l'Angleterre — *La Sacoche* a d'ailleurs été écrit en anglais — a produit un roman quasi irréprochable où l'exotisme, l'érudition et le style sont au rendez-vous. Toutefois, une sensation de vide s'installe assez rapidement: les belles phrases, les descriptions du désert, les récits de vie (souvent abracadabrants) ne mènent nulle part, ne soulèvent aucune question. Le lecteur plus érudit y trouvera peut-être son compte, reconnaissant ici un passage de la Bhagavadgîtâ, là une citation tirée des *Entretiens* de Confucius.

L'auteur se passionne visiblement pour les grandes religions, mais elle a étrangement oublié le rôle que celles-ci jouent auprès des hommes: ses personnages sont privés d'âme, et donc de substance.

Finalement, un jeune diplomate anglais ambitieux et insignifiant déguisé en derviche réussit à s'emparer de la sacoche tant convoitée. Qu'en fera-t-il? Il se contentera d'en disperser le contenu qui s'éparpillera, au fil des ans, aux quatre coins du monde. Donc aucun des personnages (pas plus que le lecteur) n'aura réussi à connaître le sens de ces textes énigmatiques. Cette fin en queue de poisson semble refléter l'embarras de l'auteur pour un objet qui, visiblement, ne l'inspire plus.

A plusieurs reprises, en cours de lecture, on se demande: pourquoi cette histoire a-t-elle été écrite? On a envie de répondre: pour séduire. Mais la séduction n'opère pas, faute de sens et de profondeur. *La Sacoche* de Bahiyih Nakhjavani ne contient que des mots. Cela suffira aux lecteurs qui veulent seulement être divertis.



LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Dessine-moi un personnage...

LA LEÇON DE NARRATION

Pierre André
Les Intouchables
Montréal, 2000, 174 pages

« Tu appelles cela un roman? fit Dan. — Tu as raison, répondit Pat en se laissant tomber par terre et en tirant sur sa cigarette, ça ressemble plutôt à une fable... »

Ainsi se terminait, ou presque, *Petits Pas de danse*, le précédent roman de Pierre André (1999, chez le même éditeur), alors que deux des personnages, qui avaient sagement tenu leur rôle jusque-là, montraient de doigt le récit dont ils faisaient partie, comme si la fiction qui prenait fin se déroba brusquement et que, eux en sortant, pouvaient en devenir les lecteurs.

Pour le reste, c'est-à-dire tout ce précédait cette scène finale, *Petits Pas de danse* était un roman de facture assez traditionnelle. L'histoire était mince: en attendant de pouvoir remettre en état un vieux chalutier qui les emporterait vers les mers du Sud, six jeunes gens, amis et amants, s'adonnaient à de petits emplois alimentaires. Mais surtout, ils parlaient entre eux de politique, de rapports amoureux, de ce monde sans repères qu'ils n'avaient pas tout à fait désespéré de pouvoir refaire ou, à tout le moins, de rendre plus supportable. Il y avait en effet de la fable dans ce roman: un brin de fiction et un soupçon de morale. Dans un climat qui pouvait rappeler les films d'Eric Rohmer, mais sur le ton d'un feuilleton télé québécois...

Ce roman devait s'intituler *La Marie captive* — c'était le nom du bateau de la grande évasion — et la couverture devait être illustrée d'une toile de la dédicataire, amie intime de l'auteur, mais elle serait morte d'un cancer avant d'avoir pu l'achever. Détails que tout cela, ou détours inutiles par l'œuvre précédente avant d'en venir à celle qui vient de paraître? Ce n'est pas l'avis de Pierre André, qui les fait figurer en bonne place dans *La Leçon de narration*. Celui-ci n'est pas pour autant la suite de l'autre. Il en serait plutôt le prolongement, en plus subtil, un avatar romanesque avec toutes les chausse-trappes que suggère son titre.

On y retrouve la même petite tribu de personnages, à quelques coordonnées près. Au moins deux ont gardé le même prénom: Pat et

Sola. Ils sont cinq cette fois-ci: deux garçons et trois filles. Mais en réalité — si l'on peut dire —, ils sont six, comme dans *Petits Pas de danse*, puisque l'auteur lui-même y figure comme narrateur discret, puis en meneur de jeu, ou, comme le dit un des personnages dans un des très rares passages où l'on cède au jargon de la narratologie, en « patron extradiégétique ». L'auteur — jamais nommé — est un sujet de conversation parmi les autres: on s'interroge sur son rôle et ses intentions alors que lui, beau joueur, leur offre des tournées de bière... Il assiste même, avec eux, à des intermèdes narratifs où sont joués, de façon tout à fait théâtrale, des scènes qu'ils viennent de vivre en « format » romanesque. Personnages et auteur deviennent alors spectateurs d'eux-mêmes — peut-être en sont-ils les interprètes, on ne sait trop. Il y a ici une scène de l'écriture, au sens propre, où l'on joue au regardeur-regardé.



Robert Chartrand

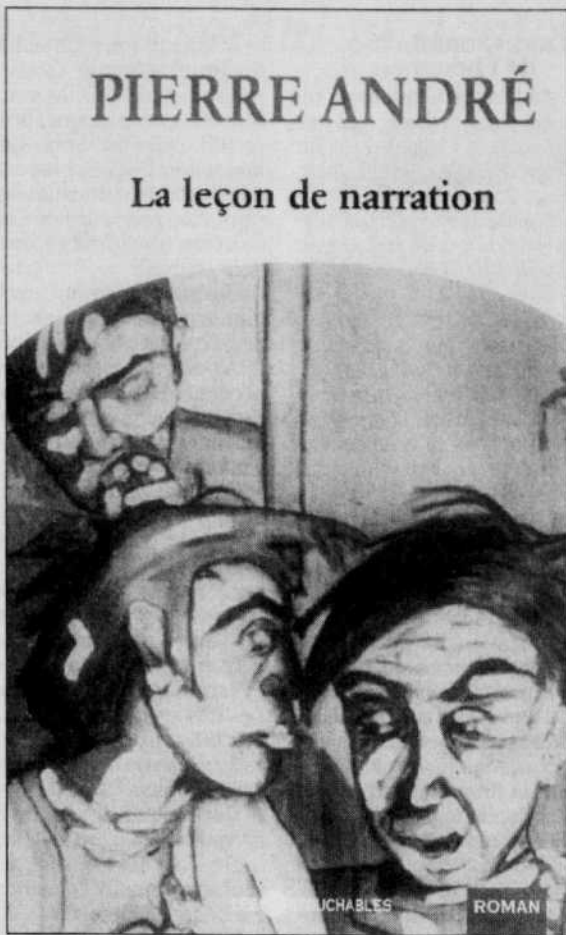
Personnages et auteur deviennent alors spectateurs d'eux-mêmes — peut-être en sont-ils les interprètes, on ne sait trop.

Cherchez la femme

Ce qui n'empêche pas *La Leçon de narration* d'être à bien des égards un roman-roman. Pat, un des « rescapés » du roman précédent d'André, est hospitalisé pour une blessure à la jambe: la foulure qu'il subit à la fin de *Petits Pas de danse*, par l'effet d'un déplacement dont l'auteur garde le secret, semble être devenue ici une plébèide. Il se fait dorloter par Sandrine, sa petite amie, et une infirmière au grand cœur qui éveille chez son patient les fantasmes qu'on devine. Max, son copain, est un professeur de cégep qui se fait un point d'honneur (!) de n'avoir des aventures avec les jeunes filles que lorsqu'elles ne sont plus ses étudiantes...

Pat lui-même aurait pu être professeur de cégep, mais il y a tant de mesquinerie et de magouilles dans ce petit monde, au dire des personnages, que c'est à vous en dégoûter. Les trois jeunes filles, elles, seront les étudiantes de service, un peu surprises de leur emploi, mais finalement résignées: l'auteur en a décidé ainsi pour elles.

Pendant que les personnages de Pat et de Max jouent joyeusement les mâles amateurs de chair fraîche, l'auteur s'immisce de plus en plus dans le récit jusqu'à devenir un personnage à part entière; il révèle à ses créatures qu'il est amoureux d'une jeune fille, bien réelle, qui s'appelle Sophie Thibault. Et que la dédicataire du roman en cours se meurt elle aussi,



comme celle du roman précédent, d'un cancer. Ses personnages accueillent ses confidences et finissent par se demander, pas bêtes, s'ils ne sont pas tous des projections de ses fantasmes. Ils n'en auront pas de confirmation, et les lecteurs non plus, mais chacun n'en aura pas moins sa petite idée là-dessus.

Les personnages du roman de Pierre André sont donc progressivement évincés par leur auteur — dont on est forcément tenté de penser qu'il s'agit de Pierre André lui-même — qui révèle sa propre intimité sans cesser pour autant de jouer au mentir-vrai de la fiction qu'il a élaborée. Cet homme qui dit écrire « des romans pour oublier cette vie, pour refaire un monde qui soit moins misérable », qui se réfugie dans les mots comme sur une île déserte à l'abri d'un monde qui lui échappe totalement, réalise le rêve de croisière que projetaient précisément les personnages de *Petits Pas de danse*. Assez curieusement, l'auteur est en voie de réussir là où ses personnages ont échoué.

On converse abondamment, dans ce roman comme dans le précédent, autour d'un repas, en prenant un verre. On lance quelques piques contre le milieu littéraire québécois, on se désole de l'envahissement d'une « culture de shops », généralisée et exportable; on fait allusion à une future « bibliothèque nationale dont la directrice a les mêmes initiales que Borgès » [sic]. On discute sur l'amitié, sur la différence entre liberté et autonomie, entre infor-

mation et communication de la part de Max. Pat déplore la pusillanimité des Québécois, relayé par l'auteur qui estime que ce petit peuple « ne fait pas plus dur qu'un autre, c'est seulement son hésitation qui le tue ». Bref, on parle souvent pour parler, sans se prendre au sérieux ni chercher un sens à un monde qui n'en a plus depuis longtemps.

Tout cynisme enlevé, restent l'amour et le désir dans ses manifestations les plus génitales, où auteur et personnages trouvent un dernier refuge contre la sclérose ambiante. Les hommes rendent hommage aux femmes, si désirables, qui « transportent » les hommes depuis leur naissance. Elles sont l'avenir de l'humanité tout entière. Et elles savent aimer les hommes tels qu'ils sont, maladroits, craintifs, ces enfants qui ne grandissent jamais vraiment.

Pierre André réussit à transporter dans son écriture le décousu des conversations à bâtons rompus, où, avec un vocabulaire parfois bien pauvre, chacun cherche à meubler ses angoisses, et qui dit bien leur désarroi. Roman et antidroman, autofiction dont certains passages prétendent être écrits « en temps réel », *La leçon de narration* n'en est pas tout à fait une, heureusement.

robert.chartrand5@sympatico.ca

POÉSIE

Un dépassement sans fin

ADONIS LE VISIONNAIRE

Michel Camus
Éditions du Rocher
Monaco, 2000, 140 pages

LE LIVRE DU MIROIR

Arnaldo Calveyra
Traduit de l'espagnol
par Silvia Baron Supervielle
Actes Sud
Arles, 2000, 138 pages

DAVID CANTIN

« La poésie est cette perpétuelle recherche d'un dépassement sans fin », inutile de dire que cette phrase rend assez bien la quête intuitive que le poète Adonis a entreprise au cours de son existence. Depuis la traduction française des *Chants de Mi-hyar le Damascène* par Anne Wade Minkowski, on ne cesse de découvrir dans les recueils de ce poète de Qassabine l'essence d'une « parole de vérité ». Malgré un bon nombre de livres parus à ce jour, il n'existait malheureusement aucune monographie permettant de mieux connaître les jalons de l'intense activité de cet écrivain et traducteur.

Sous le titre *Adonis le visionnaire*, c'est donc une lecture très personnelle que Michel Camus propose à travers ce portrait de l'homme et d'une œuvre à la confluence des poètes mystiques arabes. Du coup, il semblait judicieux de jumeler cet essai au magnifique recueil de l'Argentin Arnaldo Calveyra. *Le Livre du miroir* touche aux racines profondes de l'être face à l'image d'une expérience révélatrice.

De William Blake à Roberto Juarroz, Adonis compte au nombre de ces poètes pour qui l'expérience poétique devient une expérience mystique. Né en 1930 dans un petit village du nord de la Syrie, les poèmes de ce jeune paysan parviendront à incarner un puissant désir de métamorphose. De la révolte à l'illumination, on découvre dans cette langue le jaillissement intense d'une réconciliation des contraires. Le verbe d'Adonis « le conduit de l'extérieur vers l'intérieur et, de l'intérieur, vers l'intérieur de l'intérieur, vers la source abyssale où vie et mort coïncident ». À travers une série de courts chapitres, Michel Camus ne manque pas de questionner le chemin créateur que suivra Adonis tout au long de son périple contemporain. Profondément ancré dans un réel aussi tangible que transcendant, le rythme de ce chant célèbre « une pulsation de l'être et de la vie [...] la rencontre de la parole arabe et de la vie, de

l'homme arabe avec son être et avec l'autre. Il suffit de se remémorer quelques-uns des titres des recueils d'Adonis (*Désert, Célébrations, Chronique des branches ou Mémoire du vent*), pour comprendre à quel point la parole retourne vers sa lumineuse ignorance: « dans l'ombre des choses/ j'aime me tenir/ et j'aime entrevoir la création/ errer à l'intuition/ suivre l'étrangeté de l'art/ comme cet ambigu sans nom/ et plein d'incertitude / je pars de nouveau chaque matin ».

Adonis le visionnaire donne à cette œuvre toute la dimension qu'elle mérite, et donne à cet errant habité par un mystérieux centre de gravité la place qui lui revient. À partir d'éléments biographiques, Michel Camus interroge le sens caché de cette parole prophétique. Ainsi, on se rapproche d'une voix majeure et d'une présence universelle.

L'art du dépouillement

Chaque nouveau petit livre d'Arnaldo Calveyra chez Actes Sud ouvre des horizons inattendus face à cet écrivain authentique. Les proses de ce *Livre du miroir* témoignent d'un dépouillement ainsi qu'une exigence intérieure. Ce miroir devient le centre de l'âme, la transformation des sens qui s'élève à une autre forme de connaissance. Délicate et subtile, la poésie de Calveyra atteint une sorte d'osmose avec la qualité du monde visible. De l'observation à l'intuition, une patience du regard libère le promeneur d'une obscurité envahissante. Tranquillement, cette voix devient le passeur de ce qui s'immobilise derrière la plus simple apparence: « Dans le miroir de rester peu à peu endormie, le long jour passe, passe un fleuve, passe l'eau de ce fleuve, beaucoup de fleuves passent, nuit qui vient par la fenêtre entrebâillée, qui n'assombrit pas l'eau, passe, passe le recensement des lieux en attente, toujours, de la même chose, le dénouement subit du spectacle du jour où tu es arrivée à être presque toutes les choses ».

Il y a beaucoup à apprendre dans ce recueil qui retourne à ses propres questions d'une page à l'autre.

L'écriture simple ne cesse de s'ouvrir à « l'énigmatique langue du poème », pour mieux déployer ses reflets. Ce *Livre du miroir* traverse le côté clair du passé, du présent et de l'avenir. Longue méditation sur le pourquoi du poème, ce livre d'Arnaldo Calveyra s'obstine avec une beauté inséparable du jour. C'est alors que le pas du voyageur se met en mouvement.

À L'ESSENTIEL

Sur la guerre d'Espagne

Réédition d'un classique de George Orwell

HOMMAGE À LA CATALOGNE (1936-1937)
George Orwell
les Éditions 10/18
Paris, 2000, 294 pages

FRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

Les éditions 10/18 viennent de rééditer un classique de George Orwell, *Hommage à la Catalogne*. Un petit bijou.

Moins connu que 1984 ou que *La Ferme des animaux*, *Hommage à la Catalogne* n'en demeure pas moins un livre majeur dans l'œuvre de l'écrivain britannique.

Il y raconte sa participation à la guerre civile espagnole dans les milices trotskistes du P.O.U.M.

(Parti ouvrier d'unification marxiste). Comme plusieurs intellectuels, Orwell s'était engagé pour combattre les franquistes qui menaçaient de renverser la République.

Lorsqu'il arrive en Catalogne, celle-ci est balayée par un vent révolutionnaire. Barcelone est même devenue une ville où la distinction entre classes sociales n'existe plus ou presque. On collectivise, on s'appelle « camarades ». Dans les milices du P.O.U.M., sur le front d'Aragon, il n'y a pas de distinction entre soldats et officiers. On prend les décisions en groupe.

Orwell consacre la première partie de son ouvrage à la vie au quotidien au front, allant des conditions pitoyables dans les tranchées à la désuétude de l'armement des miliciens en passant par les quelques batailles, voire escarmouches, avec les fascistes.

En annexe (quoiqu'il traite un peu la question en première partie), Orwell relate les dissensions politiques dans le camp républicain, entre communistes, socialistes et anarchistes. Il s'agit d'un analyse inédite et essentielle pour réellement comprendre la guerre d'Espagne.



ÉDITIONS DU NOROÛT

LECTURE-HOMMAGE À

Geneviève Amyot (1945-2000)

Les écrivains
Paul Bédinger, Esther Croft,
Belone Dionon, Catherine Frodin,
Luc Leconte, Jacques Thibault,
Claude Paré et de Jacqueline
Marie-Ginette Gauthier et
Lecteur, poète, écrivain et
de Geneviève Amyot

le vendredi 25 août 2000
à 19h 30
à L'Anglicane
33, rue Wolfe, Lévis.

Renseignements et réservations:
(418) 838-6000

FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots
Place à la littérature

10^e ÉDITION

Tous les lundis du 31 juillet au 28 août 2000

Lundi 21 août

Geste d'Anne-Marie Alonzo

Avec Sophie Faucher, Catherine Bégin et la voix de Monique Richard.

Mise en lecture de France Castel



Lundi 28 août

Madeleine Ferron, femme... avant et après la lettre

Avec Benoît Guoin, Monique Mercure et Brigitte Paquette

Adaptation et montage de Lucie Joubert
Mise en lecture de Lorraine Pintal



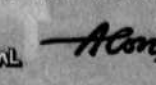
Billets en vente / Réservations
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040
Réseau Admission (514) 790-1245
Tous les spectacles sont à 20h00.

Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 19 \$
Prix étudiants et aînés: 17 \$
(taxes incluses)
Série abonnement 5 soirées:
25 % de réduction



LE DEVOIR



LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Au pays de l'essai

DU REFUS GLOBAL
À LA RESPONSABILITÉ
ENTIÈREPARCOURS ANALYTIQUE
DE L'ESSAI QUÉBÉCOIS
DEPUIS 1948Yolaine Tremblay
Éd. Le Griffon d'argile
Sainte-Foy, 2000, 176 pages

Est-ce l'imminence de la rentrée scolaire (déjà lundi, pour mes cégépiens et moi) qui titille le prof en moi? En tout cas, j'ai à vous proposer, cette semaine, un ouvrage ouvertement pédagogique, propre à ravir les lecteurs de cette chronique, grands dévoreurs de prose d'idées devant l'Éternel.

Anthologie de l'essai québécois des cinquante dernières années, enrichie d'une réflexion théorique sur le genre et ses spécificités, *Du Refus global à la responsabilité entière* s'avère une agréable et instructive visite guidée au pays de nos penseurs.

Yolaine Tremblay a divisé son ouvrage en cinq chapitres qui correspondent aux visages divers d'un corpus très riche et bien de chez nous, c'est-à-dire obsédé par les questions de langue et d'identité. Introduits par des considérations théoriques précises et justes, les morceaux choisis prennent tout leur sens et permettent au lecteur de découvrir une pensée québécoise dynamique, qui nourrit et, oui, je le dirai ainsi en confondant forme et fond, souvent très belle.

Pourquoi écrit-on des essais? D'abord, peut-être, pour explorer le JE et sa mémoire, répond Yolaine Tremblay. Pour illustrer cette

forme intimiste qui emprunte aux approches narratives et méditatives, elle a choisi des textes d'Alain Grandbois, de Monique Bosco, une très belle méditation de Jacques Brault autour d'un vers de Verlaine, «*le plus grand des poètes mineurs*», qui l'a fait entrer en écriture et un extrait puissant et irrésistible de *La Détresse et l'enchantement* dans lequel Gabrielle Roy évoque avec une douleur rentrée «*le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable*».

«*Lieu et outil de pensée*» selon la leçon de Montaigne, l'essai québécois, chez d'autres, devient expérience écrite d'un sujet qui s'universalise par la réflexion. Que suis-je comme être-dans-le-monde? Et ce sera *L'Homme d'ici* (1952) d'Ernest Gagnon, une vibrante quête d'authenticité qui fréquente les cimes de la condition humaine: «*seule la charité découvre la vraie figure de l'homme parce que la charité seule, par delà toutes les ressemblances, décèle la Ressemblance unique, l'Image et la Ressemblance de Dieu*».

Ce sera aussi, entre autres, la posture d'un Pierre Morency qui, «*face à l'univers*», s'abandonne au chant des oiseaux qui contient toute la beauté du monde: «*Pourquoi ne chanteraient-ils pas tout simplement parce que les étoiles naissent dans le brasier des galaxies, parce que les constellations sont des troupeaux de guides, parce que chaque matin est le début du monde, parce que les feuillages, les vagues, les torrents sont musique, parce que les cellules de l'été sont en feu, parce que les champs ondulent et que les arbres respirent, parce que la lumière, même petite, fait chanter ce qui vole, ce qui est léger, ce qui déborde dans le vent?*» Pourquoi pas, en effet?

Louis
CornellierLa responsabilité
de l'homme

Et il y a la société qui nous requiert, qui nous sollicite, qui exige, fût-ce pour s'y opposer, qu'on s'y engage. L'essai devient donc, selon les mots de Yolaine Tremblay, «*en prise sur le réel*» et l'essayiste «*tente alors de mesurer la responsabilité de l'homme dans la marche du monde*».

Engagé de la première heure, Pierre Vadeboncoeur appartient à cette famille des battants du réel. Sa *Ligne du risque*, une grenade intellectuelle qui chante la liberté et qui élève Borduas au rang de libérateur, est entrée dans l'histoire. Que dire, encore, de l'immense Fernand Dumont, modèle incontesté de droiture, de puissance réflexive et de critique constructive? À ceux-là, monuments de notre pensée nationale, Yolaine Tremblay a joint les voix de Jean Le Moyné, de Jacques Godbout, de Gilles Marcotte, de Neil Bissoondath et de quelques autres qui ont aussi choisi de croire que les mots pouvaient agir sur le réel.

Question de tempérament ou de stratégies, certains esprits plus fougues optent pour la colère et l'emportement et choisissent «*de dire "non" dans une position offensive*». Argumentateurs incendiaires, ils transforment la place publique en arène.

Frondeur, c'est Jacques Ferron qui s'amuse à renverser les statues en stigmatisant «*la niaiserie de Refus global*», «*ce manifeste mal fagoté [qui] n'était pas grand-chose*». Indigné, c'est Fernand Ouellette qui vomit, en 1979, les éditorialistes antipéquistes qui se font les valets de la classe possédante, ou encore Hélène Pedneault qui ridiculise la réaction antiféministe. Arrogant, c'est Jean Larose qui pontifie afin de chanter la grandeur de la littérature française, seule apte à nous sortir du «*vécu*» québécois.

Dans le débat linguistique,

c'est le petit frère Untel à l'assaut du joul; Gérard Godin, plus nuancé et plus douloureux; Jean Marcel, systématique, brillant et, croit-il, définitif. Ils choquent, ils bousculent, ils agressent, mais que serait la culture québécoise sans eux, penseurs de l'urgence dont les turbulences nous tiennent en éveil?

Comment définir, enfin, certaines proses dans lesquelles la pensée se trouve à ce point gorgée de sève poétique que les genres en perdent leurs repères? Comment recevoir, par exemple, les *Routes marines* de Rina Lasnier qui confondent avec grâce réflexion et adjuration: «*Si tu te mets au plein de la mer, tu liras sa face tournée vers des ciels foisonnant de royaumes. [...] Peut-être sauras-tu, par la sueur de son écume, l'effort de ses mille bras pour ne point devancer l'heure de ses noces anciennes avec la terre, quand la terre se déchirera du mal de l'homme...*»? Les calmes hymnes du *Carnet du soir intérieur* de Félix-Antoine Savard? L'essai, un lieu poétique? On suivra Yolaine Tremblay.

Conçue pour des étudiants de niveau collégial, cette belle anthologie s'adresse à tous ceux qui souhaitent mieux connaître l'essai québécois. Par son choix de textes judicieux et son appareil théorico-pédagogique simple et stimulant (des questions d'approfondissement accompagnent chacun des extraits et des lectures convergentes sont suggérées), ce manuel, car c'en est un, contribue à faire de nous de meilleurs lecteurs d'essais grâce à un parcours au terme duquel deux choses nous apparaissent en clair: le genre essayistique à ses exigences, qui font ses forces et ses richesses, et le Québec, une tradition de pensée. Allez, on retourne à l'école pour parler de tout ça... et de bien d'autres choses!

louiscornellier@parroinfo.net

ROMAN HISTORIQUE

Canonisation:
mode d'emploi

LA SÉDUCTION DE DIEU

Jacques Merlino
Éditions 1 - La Marge
Paris, 2000, 222 pagesMARIE CLAUDE
MIRANDETTEDANIEL MALLARD
Le Don Juan de Molière, tel qu'incarné par Benoit Guoin.

Vous passerait-il par l'esprit, ne serait-ce que l'espace d'un instant, de proposer la canonisation de Don Juan, célèbre charmeur devant l'éternel? Celui qui a fourni le modèle du *Séducteur de Séville*, de Tirso de Molina, à l'opéra éponyme de Mozart, en passant par le *Don Juan ou la Punition du libertin* de Goldoni, et qui a séduit les donzelles par centaines, voire par milliers, défiant tout à la fois la Justice, l'Église et Dieu lui-même.

C'est pourtant autour du procès en canonisation de Don Miguel Mañara de Vincentello y Leca, dont l'existence se confond avec celle du mythique séducteur andalou, que se tisse l'intrigue de ce roman. De Rome à Séville, on y suit Piotr Klossowski, jeune et brillant prêtre polonais dépêché par son évêque pour mettre son intelligence et sa foi au service de la papauté. Piotr est mandaté par la Sacra Congregatio Pro Causis Santorum (Congrégation pour la cause des saints) pour mener l'enquête finale d'un procès, entamé il y a plus de trois siècles à la demande des Frères de la Charité chrétienne de Séville, pour canoniser celui qui non seulement les gratifia de sa fortune mais choisit de finir ses jours, dans la rédemption la plus complète, au sein de leur hospice de la Caridad. Et c'est à l'hospice même où Don Miguel rendit l'âme en l'an de grâce 1679 que Piotr mène l'enquête; il y rencontre un étrange pensionnaire, Gaspar Cabildo, qui lui fait découvrir peu à peu la vie fascinante de ce personnage haut en couleur.

C'est tout l'univers baroque hispanique du XVII^e siècle qui revit alors dans un récit où se mêlent légendes et faits historiques et où l'on ne parvient pas toujours à faire la part entre les deux. À ce récit déjà riche s'en greffent d'autres dont une histoire de tentation de la chair, où Piotr est troublé par la séduisante Cristina, conservatrice en charge du patrimoine de la ville de Séville, et une histoire de vanité, où une attachée de presse québécoise tente de voler le morceau par la publication d'un reportage sur la vie de Don Miguel, au cas où sa canonisation deviendrait réalité...

Habilement menée et écrite dans un style riche et coloré, cette intrigue se construit en une série de variations sur le jeu de la séduction où l'art, sous toutes ses formes, joue un rôle prépondérant. Ce roman «*d'enquête en canonisation*», écrit par le rédacteur en chef de France 2, est à la fois instructif et divertissant. En fait, il n'a qu'un défaut: à peine 200 pages! C'est bien peu pour raconter la vie passionnante de cet homme qui, en Espagne seulement, est réputé avoir séduit mille et trois femmes!

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Au bord de l'abîme

LES JARDINS
DE BOMARZOHella S. Haasse
traduit du néerlandais
par Anne-Marie de Both-Diez
Le Seuil
Paris, 2000, 176 pagesDES NOUVELLES
DE LA MAISON BLEUEtraduit du néerlandais
par Annie Kroon
Actes Sud/Leméac
Arles/Montréal, 2000, 192 pagesMARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Il existe une chose telle que l'esprit des lieux. Il ne se laisse pas aisément circonscrire, et sans doute cette résistance n'est-elle pas étrangère à la fascination qu'il exerce auprès de ceux des écrivains les plus portés sur la rumination. La Néerlandaise Hella Haasse, aujourd'hui octogénaire, mais dont l'œuvre n'a commencé à être traduite en français qu'au tournant des années 90, est de ceux-là. Les maisons, les sources,

les bois deviennent ainsi les pages d'un immense livre qu'un art fait d'ellipse, de retenue et de suggestion, invite à tourner avec lenteur.

Et il y a les jardins. Situés à vingt kilomètres de Viterbe, dans le Latium, ceux de Bomarzo sont une création maniériste de la Renaissance italienne. À en juger par la description fervente qu'en fait ici Hella Haasse, leur pouvoir d'attraction a dû, au cours des siècles, être aussi grand que la répulsion, mêlée de fascination et d'effroi, qu'ont inspirée les gueules béantes de leurs monstres de pierre, leurs antres donnant sur l'Enfer, leurs labyrinthes de verdure où l'esprit un tant soit peu égaré pouvait s'enfoncer plus avant dans la folie.

Giancorallo Orsini, qui en devint le seigneur en 1502 et en régla le premier agencement, était-il fou? Il avait beaucoup lu Le Tasse, non pas Torquato, le poète de la *Jérusalem délivrée*, mais son père, Bernardo, auteur de *Florilande*, un roman de chevalerie fantastique dont les personnages ont peut-être inspiré l'étrange bestiaire de Bomarzo. Si la lignée des Orsini était noble et puissante, elle était aussi apparentée aux Borgia,

dont le plus flamboyant et douteux représentant régnait au Vatican depuis 1492 sous le nom d'Alexandre VI. La maîtresse papale s'appelait Julie Farnèse, célèbre beauté de la Renaissance, déjà pourvue d'un mari, hélas contrefait, en la personne d'Orsino Orsini. Tout condottiere qu'il fût, ce dernier renonça rapidement à rivaliser avec un amant aussi prestigieux et vint oublier ses cornes dans son château de Bessanello, situé non loin des bois de Bomarzo.

C'est sur cet arrière-plan d'intrigues et de dépravation que s'étendit le parc de Bomarzo, demeure des nymphes dès l'époque étrusque et par la suite d'une fée Mélusine dont les Orsini aimaient à se croire les fils. La laideur physique d'Orlando Orsini, renvoyant à la monstruosité morale des Borgia, renvoie ainsi à ce jardin de grotesques par le biais de ce qui est à peine une allégorie, tout en demeurant une énigme, un rébus de statues, de bosquets et de grottes, dont nul visiteur ne trouva la clef.

Une œuvre à deux voix

En néerlandais, la publication



des *Jardins de Bomarzo* remonte à 1968 et on peut raisonnablement supposer que l'ouvrage a accompagné la rédaction de romans historiques qui, avec les récits à l'action contemporaine, sont les deux grandes voix empruntées par l'œuvre d'Hella Haasse. Les aléas des ventes de droits étrangers ont fait en sorte que les premiers sont publiés au Seuil, les seconds chez Actes Sud. N'importe, pourvu qu'ils soient traduits. On lira donc

avec un très vif plaisir cet ouvrage qui tient de la monographie historique par son souci documentaire, de l'art poétique et de l'essai littéraire par les réflexions qu'inspire son sujet sur les limites de l'imagination quand il s'agit de combler les blancs de l'histoire, de la fiction, enfin, quand ces derniers donnent lieu à d'aussi fécondes spéculations.

Des nouvelles de la maison bleue, arrivé en librairie cette semaine comme en éclaireur de la rentrée Leméac, ici coédité avec Actes Sud, est tout imprégné lui aussi de l'esprit des lieux, cette fois incarné dans une grande demeure bourgeoise 1900 entourée d'un parc et d'un corps de bâtiments que l'étalement urbain de l'après-guerre aura tôt fait de lotir. Mais la maison elle-même, avec ses nombreuses pièces et ses ornements architecturaux d'un autre temps, ne serait qu'un superbe coquillage posé sur un écrivain de verdure si ses deux dernières propriétaires, les sœurs Lunius, n'étaient revenues habiter les lieux le temps d'en régler la vente et la démolition, leur redonnant, en quelque sorte, la vie en même temps que la mort.

Nées d'un professeur irlandais et d'une mère argentine issue d'une des plus riches familles de Buenos Aires, Felicia et Nina sont aussi différentes que le jour et la nuit, par tempérament, mais aussi en raison de leurs parcours, la soucieuse des conventions, ici aventurier, qui se rejoignent cependant au début de la vieillesse dans une solitude résignée.

Comme une tragédie grecque un instant tentée par la mesure (politique ou passionnelle) et qui aurait choisi de faire entendre une voix feutrée et de céder aux révoltes étriquées de notre siècle, *Des nouvelles de la maison bleue* intègre à intervalles à sa trame narrative le point de vue réprobateur et raisonnable d'un chœur formé de villageois, de la femme de ménage ou de passants, tour à tour intrigués ou envieux, dépositaires, dans tous les cas, de la sagesse du juste milieu. Sage devient alors ce roman dont le charme réel ne parvient pas à gommer les échappées psychologiques qui pèsent par moments sur le fil d'une histoire qui retient le lecteur dans ses rets fragiles et entêtés.

GAGNEZ AVEC LE DEVOIR

UN VOYAGE D'UNE SEMAINE
AU MAGNIFIQUEAgadir Beach Club • HOTEL
AU MAROC

Comprenant :

- 6 nuits d'hébergement pour deux personnes tout-inclus au Agadir Beach Club
- Deux billets d'avion aller/retour sur les ailes de Royal Air Maroc
- Splendeur marocaine, luxe et détente
- Une plage magnifique, 7 restaurants



POUR PARTICIPER,

Répondre à la question du jour et nous faire parvenir les coupons de participation qui seront publiés dans Le Devoir trois fois par semaine du lundi au samedi. Les coupons devront être reçus à nos bureaux avant le 22 septembre à 17h30. Le tirage aura lieu le 27 septembre 2000. Le concours s'adresse aux 18 ans et plus. Un seul coupon par enveloppe. Les conditions et règlements du concours sont disponibles à la réception du Devoir.

Coupon de participation

Retourner par la poste à :
Concours Le Devoir,
2050, rue De Bleury,
9^e étage, Montréal, Québec H3A 3S1.

LE DEVOIR

Nom:

Adresse:

App.: Ville:

Code postal:

Téléphone: (résidence)
(bureau)

Question : Quel est le titre de l'éditorial aujourd'hui ?

Réponse :

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Inné et acquis : des frères siamois

Un plaidoyer pour le contrôle social et démocratique des découvertes

LES IMPOSTEURS DE LA GÉNÉTIQUE

Bertrand Jordan
Le Seuil
Paris, 2000, 170 pages

Notre destin est-il entièrement inscrit dans nos gènes? Peut-on lire dans l'ADN comme... une voyante dans les lignes de la main ou dans les feuilles de thé? On serait porté à le croire, à l'aube de cette période de l'histoire déjà qualifiée de «siècle génétique», alors qu'ici et là on nous annonce l'identification du «gène» de la criminalité ou de l'innovation, de l'homosexualité ou de l'alcoolisme.

Comme l'a notamment démontré l'importante série d'articles sur la génétique, présentée cet été par *Le Devoir*, les progrès en ces matières ont considérablement ébranlé la conception commune de l'être humain. L'éternel débat entre l'inné et l'acquis a été réactivé. L'inné, c'est-à-dire l'hérédité, les déterminismes et limites naturelles. L'acquis, autrement dit l'environnement, la socialisation, l'éducation. L'être humain est-il davantage le produit de l'un ou de l'autre? La question a de tout temps déchiré les philosophes. Dans les années soixante, «l'acquis» occupa le haut du pavé. L'existentialisme et ses rejetons avaient en quelque sorte discrédité tout déterminisme. On exaltait

la liberté, la volonté, la plasticité infinie de l'homme. Souligner des traits naturels, invoquer la notion de caractère ou de tempérament, c'était une position «de droite». Par freudisme, on acceptait, à la limite, les déterminismes de la petite enfance. Ce qui relevait du reste du culturel et non du naturel.

Lorsque la science génétique commença à identifier la source d'importantes maladies (comme la myopathie, la mucoviscidose, et le syndrome de Werner), la tendance à l'inné est rapidement inversée. Et elle fut rapidement poussée jusqu'à son extrême logique: le tout-génétique. Dans cette perspective, chaque trait d'un individu correspondrait, quelque part sur cet impitoyable «logiciel» qu'est l'ADN, à une ligne de programmation particulière.

C'est contre cette tentation actuelle que s'insurge le généticien français Bertrand Jordan dans un essai éclairant, *Les imposteurs de la génétique*. Tentation qui, selon ce scientifique aux indéniables talents de sociologue, n'a pas pour unique source le caractère fulgurant de la génétique des dernières décennies, mais aussi un certain contexte social et idéologique. «Avec le triomphe mondial d'un mode de production capitaliste auquel ne s'oppose plus aucune alternative», écrit Jordan, «nos sociétés marchandes et individualistes tendent à dissoudre les solidarités et à se décharger de toute responsabilité

dans le devenir des individus.» On accueille donc favorablement les «théories qui attribuent le destin des personnes à leurs gènes plutôt qu'à leur éducation, leur environnement et leur condition sociale, y trouvant une justification «biologique» à l'existence d'inégalités qui tendent à s'accroître». Bref, avec les gènes, on se déresponsabilise.

Juste milieu?

Ainsi, au yeux de notre auteur, la «surestimation du donné génétique qui règne actuellement dans certains milieux est une doctrine fautive, fondée sur une simplification et une distorsion extrêmes de ce que nous avons appris récemment à propos des gènes». Jordan ne cherche toutefois pas à relancer le balancier dans sa position extrême du «tout-acquis», affirmant que ceux qui «diabolisent la génétique et rejettent en bloc ses avancées, comme certains courants «écologistes» allemands, font également fausse route: nier le rôle de l'hérédité est tout aussi absurde que d'affirmer sa prééminence absolue et permanente».

Est-ce à dire que l'humain se constitue de 50 % d'inné et de 50 % d'acquis? Une telle position du «juste milieu» serait aussi réductrice. Car le donné génétique et l'environnement social ne sont pas cloisonnés. Ils interagissent de façon complexe et souvent, pour certains phénomènes particuliers, sont profondément enchevêtrés. Jordan le démontre en examinant plusieurs cas qui lui permettent de faire des distinctions essentielles. S'il y a des maladies qui ont une source génétique pré-

Bertrand Jordan
Les imposteurs de la génétique

se, d'autres ont des structures plus complexes, «multigéniques», comme le diabète, l'hypertension, la sclérose en plaques, la maladie d'Alzheimer. En cerner les sources génétiques est moins aisé d'autant que l'environnement peut jouer un grand rôle dans leur déclenchement. Aussi, l'auteur déplore que l'on aborde trop souvent les prédispositions génétiques comme des déterminismes directs. Autrement dit, tout est affaire de degré: «Un risque de 10 % d'être un jour atteint de diabète, par rapport à un taux normal de 4 à 5 %, ne fait pas de moi un diabétique, et ne doit en aucun cas être pris en compte dans une décision d'embauche.»

Erreurs et approximations

Erreurs et approximations simplifient et exagèrent le rôle de la génétique. Pour le démontrer, Jor-

dan s'attarde dès le départ à un exemple selon lui très représentatif des dérives actuelles: la prétendue découverte, annoncée dans les médias, du «gène de la criminalité». Il montre que ce qui se présente avec tout l'aura de certitude et de précision scientifique est au contraire assez hypothétique. «Lorsque le titre d'un quotidien proclame qu'une équipe a mis en évidence le «gène de la schizophrénie», celui de l'homosexualité, ou de la psychose maniaco-dépressive, il faut entendre, en fait, qu'a été effectuée une localisation, et non l'isolement effectif d'un gène. Entité qui [...] ne serait de toute façon pas «le» gène de la schizophrénie, mais plutôt un gène dont certains variants confèreraient à son porteur un risque supérieur à la moyenne de développer cette maladie.»

Jordan montre aussi que les études portant sur des affections qui ne sont pas identifiables avec précision se fondent souvent sur des méthodes imprécises. On ne peut diagnostiquer avec autant de certitude la dystrophie musculaire et l'alcoolisme. L'homme est «divers et ondoyant», disait Montaigne et selon Jordan, même les études sur les clones qui sont «vrais jumeaux» — études à partir desquelles on déduit d'importants principes — comportent des imprecisions méthodologiques sérieuses. D'abord, l'exacte identité des gènes des jumeaux n'est pas tout à fait absolue: des mutations peuvent survenir dans certaines cellules au cours de leur développement *in utero*. De plus, les études sur les jumeaux négligent souvent le rôle de l'environnement social dans le développement des individus.

ment social dans le développement des individus.

Les imposteurs

Qui sont les imposteurs, alors? Les médias, bien sûr, qui cèdent trop souvent à l'ivresse du scoop. Mais comme dit Jordan, ils ne sont pas les seuls en cause. Si les journalistes s'empressent trop souvent de conclure aux pouvoirs magiques de la science, c'est qu'ils répondent aussi à un désir profond dans la population. Troisième catégorie d'imposteurs: les scientifiques eux-mêmes. Étant coupés des malades et des cliniciens qui s'en occupent, les généticiens sont souvent «peu conscients des dimensions humaines de la maladie dont ils étudient le gène». Aussi, «la nature de leur travail les pousse à surestimer le rôle des gènes». Le scientifique souhaite ardemment démontrer ses hypothèses. Le chercheur désire intensément «trouver». D'abord parce qu'il rêve d'être à la source d'une découverte marquante. Ensuite, parce qu'il veut pouvoir poursuivre ses recherches et qu'il est en compétition féroce avec d'autres pour obtenir le financement nécessaire.

Nullement un pamphlet malgré son titre, *Les imposteurs de la génétique* se termine sur un plaidoyer pour le contrôle social et démocratique des découvertes génétiques et pour une participation accrue des scientifiques au débat public. Avec cet excellent petit livre de vulgarisation et de débat, on peut décidément dire que Jordan prêche par l'exemple. arobitaille@sympatico.ca

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Mort d'une bonne bourgeoise

Je lisais dans le journal la semaine dernière: Clinton dîne avec les pompiers. Ma première réaction: lui, y connaît ça! Mais cette innocente boutade me suggère une question d'une tout autre gravité: les aventures d'un soir, coucheries d'une nuit et autres liaisons fatales destinées à durer quelques après-midis peuvent-elles ensuite nous hanter et nous poursuivre toute la vie, même si on n'a pas la chance d'être le président des États-Unis? Le beau livre inquiet de Susan Minot, que je ne connaissais pas avant de la rencontrer au fond d'un hamac, semble dire: oui.

Une femme d'un certain âge se meurt d'un cancer dans sa chambre d'une maison cossue de la Nouvelle-Angleterre. C'est l'occasion d'un retour en arrière qui, soumis aux aléas chaotiques d'une mémoire qui par sa nature même exclut tout déroulement ordonné, va faire défiler, devant des yeux hallucinés par les doses de morphine toujours plus forte, une vie ma foi bien remplie: trois maris, quelques enfants, dont au moins une fille illégitime, des croisières, des voyages, des séjours dans des villes étrangères (dont la halte romantique presque obligatoire à Venise) et surtout, surtout, le seul grand amour véritable, aux traces indélébiles, consommé dans l'instant fiévreux d'une nuit unique à partir de laquelle il va rayonner et exercer son empire sans espoir sur tout ce qui reste d'existence à vivre.

Une référence évidente se situerait, à première vue, du côté de *La Mort d'Artemio Cruz* de Carlos Fuentes (admirons l'onomastique au passage: Artemio Cruz: art-mien-croix; ah, le génie...). Même position d'un personnage principal arrivé en bout de parcours et tentant de ressaisir, à l'aide d'une impossible logique, les éléments d'un passé au quel rien ne paraît pouvoir donner un sens, hormis cet exercice lui-même. Comme l'Artemio de Fuentes, la Ann Lord (du nom du dernier mari) de Susan Minot n'appartient pas exactement à la faune prolétarienne déclassée, ou, disons, de vendeurs d'assurance et autres gagne-petit dont est si friande la littérature américaine, de John Updike à Arthur Miller, pour ne rien dire des Bukowsky, John Fante et compères.

Dans cette littérature besogneuse de cols-bleus, la bourgeoisie, éteignoir de l'esprit rebelle du pionnier, se voit accorder, par rapport à la tradition européenne, un espace relativement restreint. Dans *Crépuscule*, on parle d'une de ces bonnes familles parvenues de la région de Boston qui écoutent des existences parfois buco-

liques, toujours confortables, entre les cocktails avec traiteur, les croisières, ou simples promenades vespérales, sur le voilier ou le yacht amarré dans le port, et, bien sûr, les mariages organisés à l'encontre du protocole le plus strict.

Une rencontre décisive

Une certaine mystique amoureuse semble faire croire que de nombreuses rencontres entre futurs maris et femmes se produisent, précisément, lors de ces hyménées auxquelles sont conviés parents et amis. C'est du moins ce qui se produit avec l'héroïne de Minot, la rencontre décisive prenant place dès l'arrivée, à l'aéroport, où sont venus la cueillir ses amis d'enfance (pas intéressants, ceux-là, d'un point de vue exogamique), accompagnés, pour l'occasion, d'un fort bel étranger. Il est médecin, ce qui ne gêne rien, même si Ann ne peut pas encore savoir qu'un cancer sera en train de la détruire à petit feu au moment où elle se souviendra avec le plus d'intensité de lui.

L'art de Minot consiste dès lors à entremêler, avec une habileté consommée, les scènes de mariage, avec leur caractère officiel et joyeux (pour ne pas dire guindé), celles, fugitives, dérobées à la passion qui va consumer Ann et son séducteur un brin manipulateur dans l'intervalle de la même nuit, et les assauts torturés de cette mémoire qui revient visiter, pour tenter de tout revivre à travers la lucidité défaillante de la femme vieillie, l'amoureuse jadis délaissée, étendue là, sur son lit de mort, au milieu des va-et-vient.

Réflexion merveilleusement implacable sur le thème de la mémoire. Est-ce que les souvenirs peuvent, sinon consoler, du moins permettre de comprendre? Non. «Cette perspective avait quelque chose de limpide et d'inattendu, de presque réconfortant, paradoxalement, mais, en dépit de cette limpidité nouvelle, le monde ne lui paraissait pas davantage explicable.» Contribuant à l'ultime confusion, il y a ce fait que la mémoire, forte de ses mécanismes secrets, choisit elle-même les scènes à assembler, selon des impératifs qui lui sont propres. Ce mystère a-t-il vraiment été entamé par les théories de monsieur Freud, et ensuite le scalpel des chirurgiens du cerveau? Pourquoi, comme Ann, se souvient-on «de cette paire de gants à carreaux verts et blancs, de cette photographie d'arbres sous la pluie dans un paysage urbain»? Mais, du reste, «ces choses, si elle ne s'en souvenait pas, qui le ferait à sa place»? Il y a, j'ai oublié de le signaler, un certain petit Marcel penché au chevet de madame Lord.

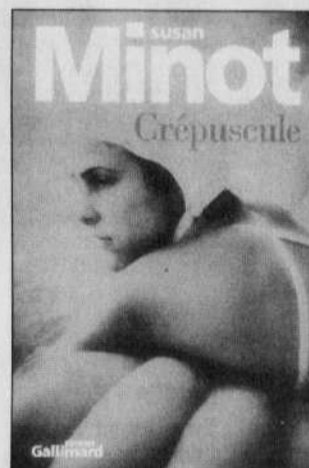
Le style est parfois opulent, souvent simple et efficace, marqué par des élans où on reconnaît à la fois certaines influences très bien digérées du Nouveau Roman, fait rarissime, s'agissant de littérature américaine. Le combat de cette femme, à travers la douleur superficielle qui s'empare de son corps, vise un ennemi autrement plus redoutable: le temps qui continue de s'incarner, et d'avoir raison, autour d'elle, en lui offrant, juste avant la dissolution finale, des images de plus en plus floues et insensées. Regarde-moi, a dit l'homme cette nuit-là. «Reste toujours comme ça», supplie pour sa part la femme, évidemment en

vain. Plus tard, couchée à jamais, refusant encore de renoncer, elle s'attendra «à tout instant à le voir entrer». Ce n'est qu'au dernier moment, comme un don suprême, qu'elle acceptera de le laisser partir, et avec lui le monde et celle qu'elle a été.

Qu'aurait été la vie (ma vie, celle de l'univers) si, dans un instant maintenant lointain, les choses s'étaient passées différemment? Est-ce que tout le monde, à un moment ou l'autre, ne se pose pas cette fatale et inutile question? Si oui, cela fait de ce tout le monde, au départ et à la fin, un lecteur compétent du roman de Susan Minot. Au fait: pourquoi ça n'a

pas marché? Disons, au-delà de cette nuit unique, isolée, inaugurale et magique? De cette source de souffrance présente et à venir, qui marquera à jamais la chair d'un désir au fer rouge et du souvenir d'une injustice? C'est simple: il était pris, le grand saligaud. Il était même fiancé. C'est banal. Et d'une tristesse...

CRÉPUSCULE

Susan Minot
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude Demanueli
Gallimard
Paris, 2000, 348 pages

Louis Hamelin

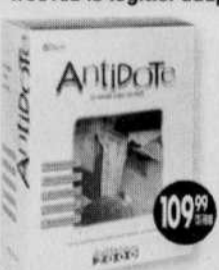
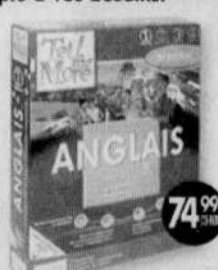
ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

NOUVEAU MAGASIN
St-Georges de Beauce

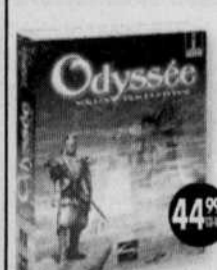
DES OUTILS MULTIMÉDIA ESSENTIELS À L'APPRENTISSAGE

Que vous soyez débutant, intermédiaire ou avancé, trouvez le logiciel adapté à vos besoins.

ANTIDOTE
N'écrivez plus sans lui: il deviendra l'outil nécessaire pour l'écriture du français.TELL ME MORE
La solution complète pour un apprentissage de l'anglais personnalisé. Autres titres dans la même collection également en vente.DACTYLOGICIEL - Version 4.0
Améliorer votre vitesse de frappe et maîtriser votre clavier d'ordinateur.

DES JEUX POUR TOUS LES GOÛTS

De l'aventure et de l'action pour les mordus.

ODYSSEE SUR LES TRACES D'ULYSSE
Une reconstitution fidèle du chef-d'œuvre de la littérature antique en épopee multimedia.LA MACHINE À VOYAGER DANS LE TEMPS
L'œuvre de H.G.Wells librement adaptée dans un jeu d'aventure multimedia.THE DEVIL INSIDE
Un jeu d'action télévisuel digne d'une réalisation cinématographique.

POUR UNE RENTRÉE RÉUSSIE

De la pré-maternelle à l'adolescence, de la musique jusqu'aux sciences, donnez aux enfants le goût d'apprendre.

COFFRET RETOUR À L'ÉCOLE ADI ET ADIBOU
Les cousins Adi et Adibou guident vos enfants vers la réussite scolaire en les amusant. Autres titres dans la même collection également en vente.GRAINES DE GÉNIE
Une méthode d'apprentissage pour les petits et les plus grands. Autres titres dans la même collection également en vente.TIM 7
La réussite scolaire au bout de l'aventure. Autres titres dans la même collection également en vente.LIRE, ÉCRIRE ET COMPTER AVEC FREDDY LA SOURIS.
Des activités ludiques pour faciliter l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul.POKÉMON
Des activités et un studio d'impression reliés aux personnages du célèbre dessin animé. Version Bleue et Rouge.

WWW.ARCHAMBAULT.CA

Promotion en vigueur jusqu'au 2 septembre

Ouvert 7 soirs, sauf à Montréal

Anjou • Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • St-Georges de Beauce • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Les Halles d'Anjou • Galeries Laval • Mail Champlain

LIVRES

BLEUE... COMME UNE ORANGE

Paradis blanc?

Nous présentons cette semaine le dernier texte de notre série de l'été *Bleue... comme une orange*, avec Aline Apostolska qui, tous les jeudis soir de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, a réuni un écrivain et un artiste pour engager un dialogue culturel autour d'un pays. Cette semaine, le Grand Nord de Jacques Pasquet et Edwige Bage.

ALINE APOSTOLSKA

Jacques Pasquet est français, installé au Québec depuis 30 ans. Écrivain et conteur pour la jeunesse, grand connaisseur de la culture inuite, on peut régulièrement l'entendre dans des bars tels que Le Sergent recruteur à Montréal, mais aussi dans de nombreuses écoles et bibliothèques du Québec. Il est également consultant pour la Commission scolaire Kativik, particulièrement pour le développement du français auprès des jeunes du Nunavik. Il a publié récemment *L'Esprit de la lune*, chez Québec Amérique jeunesse, dans la collection «Clip».

Edwige Bage est une jeune Québécoise passionnée de l'univers inuit. Elle s'en inspire pour adapter ses contes et les transcrire dans un langage québécois contemporain.

Ethnologue et écrivain, Jean Morisset a publié *Récits de la Terre première* (Leméac, 2000).

Plaire à Sedna

«La rumeur de sa beauté est tellement chaude qu'elle fait fondre l'air et plier l'horizon. Sedna. C'est le seul mot qui ne fait pas craquer les lèvres. Sedna. Tous ils en ont entendu parler [...]» (extrait d'un conte inuit recueilli par Edwige Bage).

Sedna. Son chant qui monte du fond de la mer, mais aussi sa colère, obstinée et dévastatrice. Sedna. Selon leurs actions, elle peut secourir ou noyer les humains qui en ont trop rêvé, ou lui ont trop désobéi... C'est par ce conte qu'Edwige Bage apporte sa contribution à cette émission consacrée à la «Terre première» dont parle Jean Morisset dans son dernier ouvrage, la terre inuite dont il m'intéresse précisément de savoir si elle reste celle de la culture inuite ou si elle n'est pas plutôt devenue l'espace dont nous, Occidentaux, avons besoin,

notre espace de liberté, alors qu'il n'est pour les Inuits que perte, oubli et désolation?

Trahison des lois que Sedna, dans la mythologie inuite, contrôle et protège. «Dans la tradition, lorsqu'un humain s'octroie des droits qui dépassent sa condition, et notamment se croit supérieur aux animaux, Sedna intervient pour rétablir l'équilibre», rappelle Jacques Pasquet. C'est donc une divinité gardienne non seulement des plateaux de la balance terrestre, mais également de la pérennité de la vie et de ce que nous appelons aujourd'hui l'écosystème. Autant dire que Sedna doit être furieuse de voir ce qu'il est advenu de son peuple et de son territoire depuis l'arrivée des Blancs! Mais — et le paradoxe est d'autant plus accusateur — le détournement de la culture inuite, depuis l'intervention des missionnaires au XVII^e siècle, a atteint un tel degré de perversion que ce sont aujourd'hui les Blancs qui, au Nunavik et aussi au Nunavut, tout comme autour du micro ou lors de festivals de conteurs, font revivre les récits anciens pour les transmettre aux jeunes générations qui, sans cela, n'en entendraient jamais parler. Et cela non pas en inuktitut mais en français, en ce qui concerne le Nunavik, et encore majoritairement en anglais au Nunavut, malgré le récent statut provincial de celui-ci. Pour Sedna, au fond, ce n'est même plus la peine de se fâcher. Comble de la culpabilité, ce sont les Occidentaux qui tentent aujourd'hui de plaire à Sedna, qui essaient par là même de préserver un coin de paradis blanc — un rêve de glace vierge — où ils puissent ressourcer leur imaginaire et étancher leur soif de rêves inassouvis.

Renouer avec ses origines

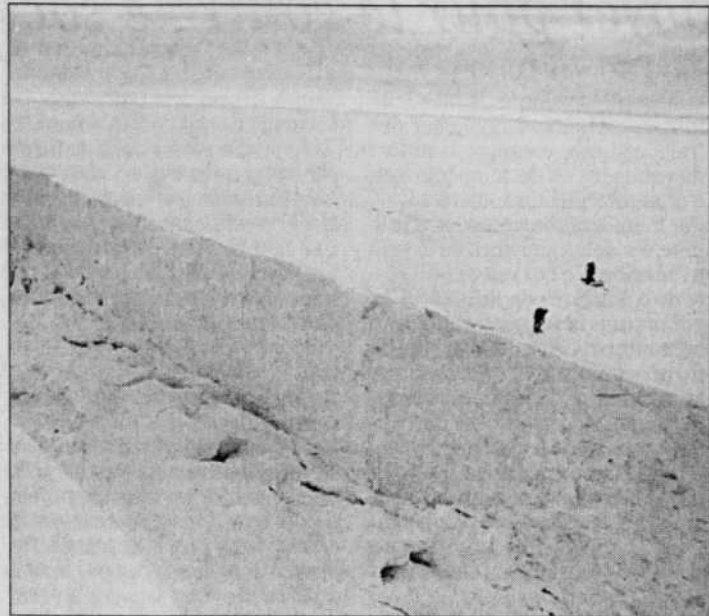
Tout comme nous tentons depuis quelques décennies de nous

réapproprier la culture amérindienne, la terre inuite constitue un de nos ailleurs favoris du moment. Mais les Inuits eux-mêmes ont-ils un ailleurs? Et cherchent-ils à plaire à Sedna? «C'est la question que je me pose souvent, avoue Jacques Pasquet. Je tente, à travers mon travail, de faire en sorte que les jeunes générations se réapproprient leur patrimoine mythologique et culturel et que ce soient eux qui le transmettent. Nous sommes parvenus au point où il faut passer par le monde des Blancs pour que les Inuits reprennent contact avec leur culture d'origine.» Lui qui enfant rêvait devant les images de *Nanook of the North* du cinéaste Flaherty souligne ainsi l'extraordinaire ambiguïté de son rôle qui consiste à développer une langue, le français, qui n'est pas celle du pays d'origine.

Répétons la question: les Inuits ont-ils un ailleurs? L'interlocuteur fait la moue. De fait, Harry Adams, Inuk et consultant à la commission scolaire pour le Nunavik, que nous avions invité à l'émission avec l'espoir d'entendre son point de vue, n'est pas venu, abandonnant à Pasquet toute la responsabilité — mais aussi tout l'espace de parole... Il n'y a pas que les icebergs qui partent à la dérive, analyse-t-il. Le mirage de la consommation occidentale constitue le seul ailleurs des Inuits d'aujourd'hui. «Nous adorons ériger des igloos en hiver, eux ne savent plus les construire. Ils s'habillent comme nous alors que nous avons perfectionné notre habillement au point de ne plus souffrir du froid dans le Grand Nord tandis qu'ils s'en plaignent de plus en plus souvent. Nous imaginons manger du caribou cru alors qu'ils ne jurent que par les produits que nous importons, affirment que Dieu a créé les Inuits, tournant ainsi le dos à leur mythe de création...» Jacques Pasquet conclut, laconique: «Nous les avons rendus vraiment dépendants, c'est-à-dire désireux de dépendance. C'est très exactement cela qui les coupe le plus sûrement de leur identité, qui est précisément de n'être pas dépendants.»

Mémoire de l'avant mythique

Si vous croyez que la glace est



La glace installe un rapport à la lumière et à l'espace, une confrontation à l'immensité et au vide.

un pop-sicle qui ne goûte rien, rappelez-vous que la glace est la mémoire du monde. Le lieu même de l'absolu. Elle installe un rapport à la lumière et à l'espace, une confrontation à l'immensité et au vide: le fait de marcher sur la banquise «au beau milieu de nulle part» sans jamais savoir si on est sur l'eau — et donc en danger de noyade — ou sur la terre — et donc en danger d'être attaqué par un ours, oubliant presque que l'on vient d'un lieu où que l'on va vers un autre, en danger donc non pas de se perdre mais de tomber là sans espoir d'être secouru. Une perte totale de références extérieures qui renvoie à l'intériorité. Cette connexion avec l'infini, avec le plus grand que soi, entre en une extrême résonance avec le monde intérieur. «Rien n'est plus assourdissant que le silence total», disait déjà Jean Morisset lors d'une précédente entrevue, ce que Jacques Pasquet confirme à sa manière: «Tout prend une ampleur hallucinante. Le simple battement du sang dans les tempes est un roulement de tambour. C'est l'occasion de comprendre la signification profonde de l'interdépendance de l'infiniment petit avec l'infiniment grand.» Ce que Théodore Monod

a si souvent décrit dans ses récits sur les déserts de sable. On pourrait facilement, j'imagine, voir pointer une once de mysticisme — non déiste — à travers «le calme riche et plein» qu'évoque Pasquet. «La première phase de panique fait place à un vrai bonheur», raconte-t-il. La tentation d'un retour à un avant mythique. Morisset n'avait-il pas d'ailleurs mis en garde: «Si vous vous couchez sur la glace, vous n'aurez peut-être plus envie de revenir...»

La mémoire d'un avant mythique est également ravivée par le rapport inédit que tout cet environnement induit avec le corps. Se promener dans un cocon de chaleur créé par les vêtements de plus en plus efficaces contre le froid, c'est, selon Jacques Pasquet, «imaginer retourner dans une sorte de ventre maternel». La froidure extérieure ramène à une sensation de protection intérieure. Mais c'est aussi la confrontation avec l'espace inhabité: le Nunavik est grand comme la France pour une population totale de 7000 à 8000 habitants, répartis en 14 communautés, avec une densité d'habitants qui varie de 1000 pour Kuujuaq à 120 pour un village de la Baie d'Hudson.

La confrontation aussi avec un langage exempt de toute référence avec notre forme de conceptualisation verbale du monde. «L'inuktitut est une langue de la réalité», explique Jacques Pasquet. «Une langue fluide, variant d'une communauté à l'autre [il travaille entre autres choses à l'uniformisation des langues sur le cercle circumpolaire]. Une langue concrète qui parle du quotidien, nomme les choses que l'on vit, les objets utiles, et comment les utiliser, mais où il n'existe aucun terme pour exprimer les émotions.» Une langue où il existe trente termes pour dire neige — selon ses formes et l'endroit où elle se trouve — mais aucun terme pour dire «j'ai envie de» ou «je me sens bien ou mal». Une langue collective surtout où le «je» n'a toujours pas fait son apparition. Les fameux chants de gorge obéissent aux mêmes principes. «Il s'agit d'un jeu de sons entre femmes, dit Pasquet, qui représentent les bruits de la nature reproduits par le souffle de l'estomac et du fond de la gorge, le but étant d'étouffer la voix de l'autre, de lui couper la parole dans une surenchère qui peut durer des heures.»

L'avant mythique enfin, c'est se rappeler, lorsqu'on est assis sur la banquise, que la vie animale, végétale et aussi humaine est très ancienne sur ce territoire. Il est bon de se souvenir que les chiens ont été massacrés pour développer l'industrie des skidoos, que les bancs de phoques ont été déplacés, que les ours polaires, affamés, ont recommencé à attaquer dans les villages — reconnection inattendue avec les mythes originels! Les peuples originels qui ont peuplé le continent américain seraient arrivés par le Groenland, en des vagues successives entre 45 et 25 000 ans avant nous. «Jamais je ne perds la conscience que tant de pas ont foulé cette banquise avant moi», dit Jacques Pasquet. Je peux presque les voir passer à mes côtés.

Et sans doute les saluer de la main, et d'un sourire, espérons-le, indulgent. Des fois que Sedna se fâcherait...

bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un rêve inassouvi d'Amérique

SANTA FÉ

Yves Berger
Éditions Grasset
Paris, 2000, 285 pages

NAÏM KATTAN

Dans son premier roman, *Le Sud*, publié voici une quarantaine d'années, Yves Berger évoquait son rêve d'enfant: l'Amé-

rique, un continent de vastes plaines, peuplé de bisons et d'Amérindiens. Il reprit ce récit dans d'autres romans: *Le Fou d'Amérique*, *Les Matins du Nouveau Monde*. Il avait, entre-temps,

visitée, parcouru cette terre, l'a explorée dans les livres et les films. Pour en confirmer à lui-même l'existence, la réalité, il l'a racontée à une femme qu'il surnomma la Huronne. Aujourd'hui, tout en

s'éloignant, le rêve persiste encore même s'il se brise sur les pistes et les routes.

Si ce n'était qu'un mythe? se demande-t-il dans cette dernière mouture de son récit. «Au demeurant sublime, au demeurant indispensable, élément constitutif du rêve.» Dans *Santa Fé*, Berger ne prolonge pas seulement ce rêve, il s'y accroche, suivant, en l'occurrence, la trace d'un autre explorateur de l'Amérique, Vladimir Nobokov. Et c'est délibérément que le personnage féminin du roman porte le prénom de Lolita, transformé en Léa. Celle-ci a dix-huit ans. Elle fait, à l'aéroport, la connaissance de Roque, un homme qui a dépassé la soixantaine et qui, avant de lui déclarer sa passion amoureuse, lui offre l'Amérique, un périple nourri par le récit qu'il en fait. Libre, Léa le suit sans poser de questions. L'auteur nous conduit d'abord à New York, ensuite à Chicago puis sur la route 66 jusqu'à la Californie, jusqu'à Santa Fé.

Sexuellement, Léa est comblée par Roque mais écoute distraitemment son discours tout en lui disant qu'elle l'admire. Quant à lui, il est guide touristique, historien qui voit à travers les jambes de Léa et son ventre le corps de l'Amérique, poussant si loin le rapprochement qu'il frise l'ironie, l'humour.

Léa voit l'Amérique telle qu'elle se présente: un passé de violence, des petites villes qui se confondent et où l'on mange mal. Elle écoute la musique américaine de son choix et n'hésite pas à jeter une douche froide sur les envolées lyriques de son amant d'une Amérique, d'un passé qui n'exis-

tent que dans son récit. Roque s'aperçoit qu'une autre Amérique occupe désormais toute la terre, non seulement au sein du territoire d'origine mais partout, y compris en France.

Pour cet homme vieillissant, Léa est un constant rappel du réel, et d'abord celui du corps. Ils sont pris tous les deux ans dans une tornade et Roque tombe malade. Ses années le rejoignent et, par rapport à sa Lolita, il s'aperçoit qu'il est un vieil homme qui ne survit même plus dans un rêve à jamais dégradé et brisé.

Finalement, Léa fait la connaissance des Amérindiens. Ce sont les propriétaires d'un casino où — miracle! — elle gagne quarante mille dollars. Frappé par une crise cardiaque, Roque est sur son lit de mort et déplore que Léa fasse fortune aux dépens des Amérindiens.

On se demande si *Santa Fé* est l'ultime sursaut face à la mort, celle de la passion et celle d'un rêve mythique, ou bien seulement l'adieu que lance Yves Berger à une Amérique qui n'existe plus que dans de vieux livres et d'anciens films.

Ce qui frappe dans ce roman, c'est l'absence des êtres. Dans ce vaste territoire, il n'y a ni hommes ni femmes, si ce n'est un réceptionniste dans un motel ou un garçon de restaurant. On ne sait rien sur Léa et peu sur Roque, sauf qu'ils font l'amour et qu'ils traversent des villes et des villages que l'auteur énumère d'une manière obsessionnelle, comme pour saisir le ténu fil conducteur d'un réel qui maintiendrait le rêve de son personnage sans l'intervention d'une substance, d'une réalité vécue.

Les Beaux dimanches au

Fort-Lennox

saison 2000

PRÉSENTÉS PAR

LE DEVOIR

LE CANADA FRANÇAIS



104.1 FM

Caméléon

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE
CE DIMANCHE 20 AOÛTMONICORBIER - LA JOURNÉE DES AMIS DU FORT LENNOX :
TRIO DE MUSICIENS FOLKLORIQUES D'INSPIRATION TRADITIONNELLE FRANÇAISE. MÉCHOU-BÉNÉFICE EN SOIRÉE.

RENSEIGNEMENTS : LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX, SAINT-PAUL-DE-LÈVE-AUX-NOIX

(450) 291-5700

Parcs Canada

Canada

Fort-Lennox

Richelieu

AVOCAT

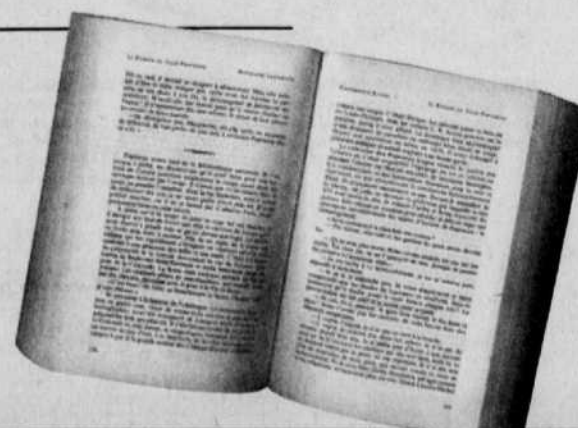
Autoroute 15

Sortie 11 ou 14

Route 772 sud

Cahier SPÉCIAL

Le Devoir

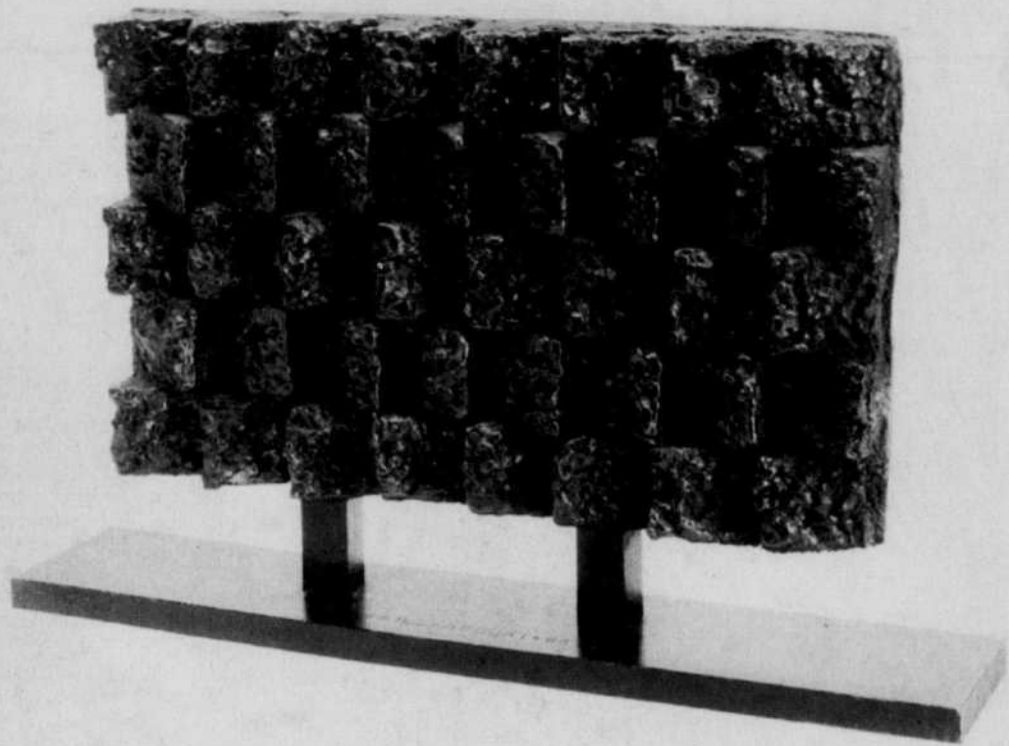
Rentrée
LITTÉRAIRE

Parution 26 août 2000

LE DEVOIR

LES ARTS

ARTS VISUELS



Sans titre, vers 1968, d'Armand Vaillancourt

Un sculpteur dans la cité

ARMAND VAILLANCOURT
Musée des beaux-arts
de Sherbrooke
241, rue Dufferin
Jusqu'au 10 septembre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Mine de rien, alors qu'on ne peut dire que ses œuvres sont montrées parcimonieusement, au compte-gouttes, intégrées à des collections permanentes des musées ou dans le cadre de certaines expositions temporaires, telles *Délicie*, l'année dernière, au Musée d'art contemporain de Montréal, ou *Une expérience du siècle*, en ce moment au Musée d'art de Joliette, une sorte d'engouement pour les œuvres de l'artiste engagé Armand Vaillancourt est observable, alors que ses œuvres se retrouvent en ce moment aux cimaises de deux établissements de diffusion de l'art. Le 3 août dernier, la Maison des arts et de la culture du Haut-Richelieu, à Saint-Jean-sur-Richelieu, inaugurerait l'exposition *Armand Vaillancourt, 50 ans de carrière*, qui présente une sélection d'œuvres de l'artiste, essentiellement sculpteur, mais dont la pratique l'a aussi amené à toucher la peinture.

Plus tôt cet été, la Musée des beaux-arts de Sherbrooke ouvrait une exposition qui se veut aussi une modeste rétrospective de l'œuvre de Vaillancourt. Encore un peu, et on pourrait parler d'un véritable emballement pour celui qui a remporté en 1993 le prix Paul-Émile Borduas. Cet empressement de deux institutions artistiques à l'extérieur de Montréal vient à point. Il permet de revoir des pièces du sculpteur né il y a 71 ans, à Black Lake, dans les Cantons-de-l'Est, lui qui dans les dernières années a fait davantage parler de lui pour ses sorties à caractère politique, quand on ne le retrouve pas sur les somptueuses photographies de mode publiées il y a deux ou trois ans dans le magazine «tendances» *Wallpaper*, avec une série reprise dans *Ocean Drive*, pour les boutiques de vêtements Tristan & America.

Vaillancourt a toujours insisté pour que son art, sa vie et son engagement politique et social soient traités sur le même pied, lui qui n'a jamais eu peur de la controverse.

Tromper la matière

Dans cette exposition, qui contient une vingtaine d'œuvres réalisées entre 1955 et 1999, quelques aspects de la carrière de Vaillancourt sont abordés, sa sculpture, bien sûr, mais aussi la peinture, moins intéressante, qui négocie avec les leçons de l'automatisme, l'art engagé et l'art public, recouvrant toutes les dimensions de l'art de celui que l'auteur John K. Grande, dans un petit ouvrage publié l'an dernier (*Playing with Fire*, chez zeit&geist éditeur), qualifie de sculpteur social. Une des dimensions les plus captivantes de cette exposition demeure la sculpture et plus précisément sa manière de tromper la matière.

Outre une colonne faite de modules répétés, une variation de 1983 sur le thème de la colonne sans fin de Brancusi, et une sorte de Sacré-Cœur urbain sur fond de silencieux récupéré, en plus de trois larges toiles — certaines des pièces ne sont pas datées: beau casse-tête pour les historiens —, une série récurrente de petites sculptures de bronze ou en fonte amène à penser que le sculpteur se fait ainsi alchimiste. Quelques-unes de ces sculptures supportées par un ingénieux socle couvert d'un miroir qui permet de voir le dessous des sculptures, parmi les plus anciennes, semblent avoir été moulées directement sur des calcaires ou des coraux, auxquels le sculpteur donne une forme définitive. Ainsi statufiées par le bronze qui conserve superbement leur caractère organique, ces matières reprennent le dialogue entre la nature et la culture, que le sculpteur n'a pas laissé en plan.

Par le truchement d'une installation dont la symétrie établit des résonances entre diverses pièces d'époques différentes, ces dernières sont souvent mises en relation avec d'autres, plus récentes, qui reprennent autrement des

tensions similaires. Les matières se fondent alors que, dans une série étonnante, Vaillancourt a réalisé un ensemble de constructions en styromousse qu'il a figées en bronze, dont certaines semblent être des projets de sculpture publique. *Repère inuit*, de 1963, emprunte à une autre tradition en sculpture, tandis que *La Nuit* s'avère un étrange objet, avec ses volumes moulés sur une pièce de styromousse qui sert à l'emballage de produits. Un autre *Sans titre* (c. 1962-1963), étrange, visqueux dans sa géométrie pourtant rigoureuse, vraisemblablement réalisée à l'ancienne technique de la cire, montre un cube évidé en son centre doté d'un repoussant mais combien intrigant côté organique.

L'exposition montre à quel point la production de Vaillancourt comporte plusieurs visages. Reste à savoir quand une grande institution montréalaise consacrerait une rétrospective à celui qui est l'un des artistes significatifs de l'histoire de l'art au Québec. Il n'est pas certain que Vaillancourt veuille s'en tenir à cet aspect des choses, lui pour qui la sphère sociale est aussi importante sinon plus que celle de l'art, mais diable que cela serait passionnant!

Tirer le portrait

KARSH ET NAKASH.
CÉLÈBRES PORTRAITS

Musée des beaux-arts
de Sherbrooke
241, rue Dufferin
Jusqu'au 30 septembre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Juste au-dessus de la tête de Vaillancourt, au second étage de l'ancienne banque qui abrite le Musée des beaux-arts de Sherbrooke (MBAS), les salles contiennent des images d'un des portraitistes les plus connus du XX^e siècle, Yousuf Karsh, dont le principal fait d'armes n'est pas d'être le seul Canadien à figurer dans les registres de *International Who's who* de Londres. Quatre-vingts clichés de Karsh et de George Nakash, l'oncle qui l'a initié à la photographie et qui a été «son premier maître», se retrouvent sur les cimaises de l'établissement muséal. Ce dernier avait ouvert son premier studio de photographie en 1918 à Sherbrooke, avant de déménager ses pénates à Montréal en 1934. Il avait accueilli Karsh en 1924 à Sherbrooke, alors que celui qui allait arracher son cigare à Winston Churchill n'avait que 16 ans. On comprend rapidement la portée pour le MBAS de la mise sur pied de cette rétrospective.

On pourrait s'étendre longuement sur les images de Nakash. Elles témoignent d'une intense activité de photographe et constituent des archives considérables. Ces images qu'on a peu souvent la chance de voir proviennent de boîtes à images de familles de la région de Sherbrooke, mais aussi de la Société d'histoire de Sherbrooke comme du musée McCord (dont on s'étonnera toujours de l'étendue de la collection). Nul besoin d'insister sur l'importance de cette exposition quant à sa valeur historique et artistique, pour quiconque s'intéresse à la photographie locale ou à l'histoire du Québec (dommage que le MBAS n'ait pas les moyens de produire de catalogue).

La section de l'exposition consacrée à Karsh n'est pas moins invitante en ce qu'elle montre un contingent imposant de portraits de personnalités québécoises — Yvon Deschamps, René Lévesque, Gratien Gélinas, Claude Ryan, Jean-Paul Riopelle, Alfred Pellan —, canadiennes —, Pierre-Elliott Trudeau, Glenn Gould (très jeune, surprenant, loin des stéréotypes) Grey Owl (sur le portrait duquel l'affiche du récent film a été calquée) et internationales — Chur-



Winston Churchill, par Yousuf Karsh

chill (une image archi-célèbre), Picasso, Pablo Casals (magistrale), Warhol, Ingrid Bergman, Christian Dior (terrifiant), etc. Un magni-

fique mur des «fous» est également aménagé, avec Gould, Coc-teau (étrange) et Tennessee Williams (trouble).

Karsh est un de ces photographes qui tentent de sublimer l'enveloppe corporelle de ses modèles pour capter leur aura, une mystérieuse énergie. Chez lui, les blancs sont presque inexistantes, les fonds noirs contribuant à cette atmosphère si particulière. Les objets, comme cette lampe timide qui éclaire Williams, sont mangés par le noir, deviennent difficiles à lire, magnifiques. Son portrait de François Mauriac réduit la silhouette du modèle à quelques lignes très blanches qui tranchent sur la noirceur.

L'exposition contient plusieurs images qui sont littéralement devenues des icônes de la culture. Le plaisir y est double: on y reconnaît des individus illustres, mais aussi, on y rencontre des techniques impeccables, des images de facture remarquable.



Autoportrait, vers 1965, de George Nakash

Chronique Vidéo
Tous les samedis dans
L'Agenda

Galerie
Art Mûr
encadrements

« La revente »
du 5 août au 6 septembre
Arp • Assal • Barry • Baxter • Beament • Beaton • Bruneau
Bureau • Charrier • Cloutier • Comtois • Daley • Evergon
Forcier • Freeman • Gagnon • Gauvreau • Giguère • Hurtubise
Jonas • Lagacé • Lalonde • Laporte • Lavoie • Leduc • London
Matte • McEwen • Molinari • Poirier • Schölnick • Simard
Simonin • Steichen • Steinhouse • Torres • Van Halm • Vazan
Wolfe • Zilon • etc.

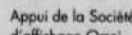
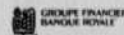
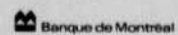
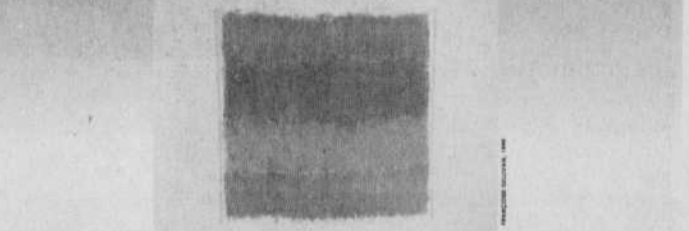
l'idée de la grande ville
europe centrale 1890-1937

du 24 mai au 15 octobre 2000

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.ca

BAIE-SAINT-PAUL
2000LE SYMPOSIUM
INTERNATIONAL
de la nouvelle peinture

du 4 août au 4 septembre

SAMEDI 19 AOÛT

16 h Conférence-rencontre avec Françoise Sullivan
17 h Performance - Danse contemporaine
Les Productions Château-Buté
Nicole Pellerin et Mario Veillette

JEUDI 24 ET VENDREDI 25 AOÛT

Colloque «Faire œuvre: Le fil de la métis»
sous la présidence d'honneur de René Passeron

SAMEDI 26 AOÛT

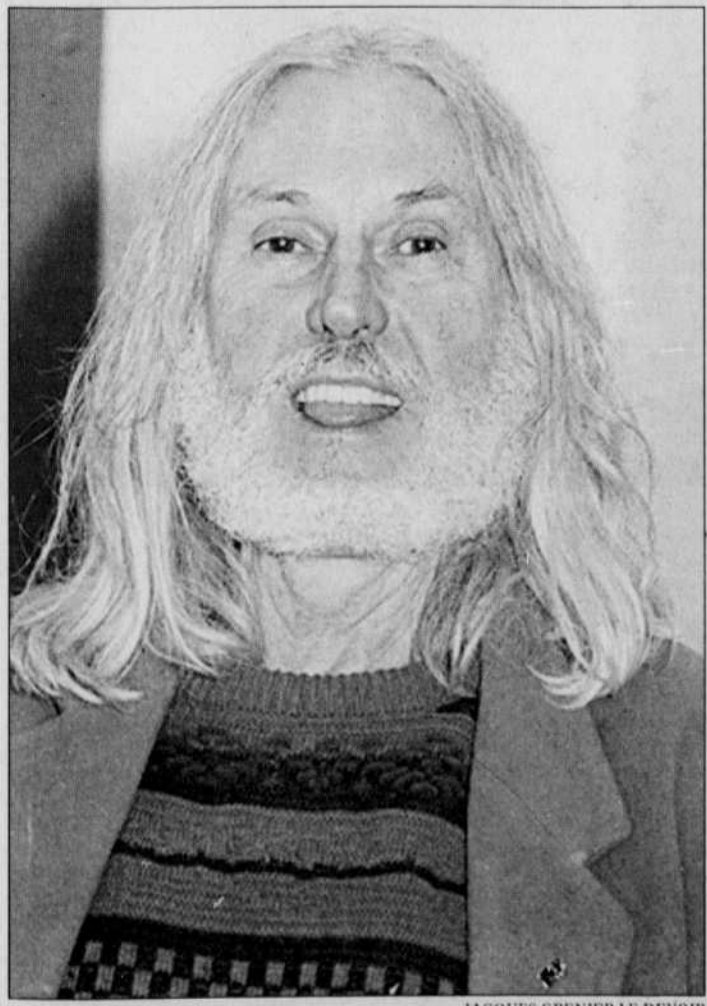
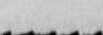
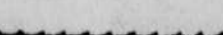
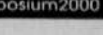
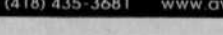
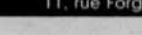
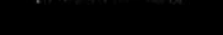
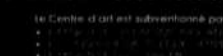
16 h Conférence-rencontre avec Jim Tiley

SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 SEPTEMBRE

Forum «Le Symposium, un événement
en perspectives et en prospectives»

PEINTURE MÉTIS

UN ÉVÉNEMENT RENDU POSSIBLE GRÂCE À



Armand Vaillancourt

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

11, rue Forget (418) 435-3681 www.ava.qc.ca/symposium2000

LE DEVOIR

JARDINS



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Allez, osez bien doser les festifs feuillages panachés!

Un panaché bien frais

Oui, bien sûr, le soleil brille et l'été bruit, mais la plate-bande, elle, s'est essouffée d'avoir tant donné. Il y a bien les phlox. Mais, plantés de l'année, ils fleurissent si court qu'on les voit à peine. Les plantules



Danielle Dagenais
♦ ♦ ♦

d'échinacées blanches, encore au seuil de l'enfance, resteront toutes feuillées cette saison.

Comment alors réveiller tout ce vert endormi du plein été? Un coup de feuillage panaché

de blanc viendrait bien à propos titiller notre œil assoupi et réveiller une plate-bande défraîchie.

Les aromatiques

Pour un coup d'éclat instantané, imaginons une menthe ananas appelée aussi menthe pomme pa-

nachée (*Mentha suaveolens «Variegata»*), feuillage gaufré, marbré de blanc crémeux, toujours impeccable, donnant un coup d'éclat aux sombres héliotropes. Elle ravivera le bleu profond des épis de l'hysope. N'hésitez pas à la planter à cette époque de l'année puisque, comme elle est vivace, vous en profiterez encore pour des années à venir. Mettez-la aux premières loges de la plate-bande car elle ne dépasse guère les 50 cm.

Si vous en pincez pour le goût fruité de cette menthe, garnissez-en vos coupes à sorbet, salade de fruits, etc. Son goût douceâtre lui interdit les taboules, raïtas et autres chasses-gardées de la menthe verte. Comme la menthe ananas se fait plus rare dans les centres-jardins à cette époque de l'année, donnez quelques coups de fil avant de vous déplacer. Vous pourrez lui substituer la sauge tricolore (*Salvia officinalis «Tricolor»*), moins éclatante cependant. Celle-ci feuille moins généreusement que la menthe ananas et tire sur le pourpre.

Les graminées

Ce qu'elles sont festives, les graminées panachées, et elles resteront belles jusqu'aux premières grandes gelées et même au-delà, dans le dépouillement du plein hiver. *Miscanthus sinensis «Variegatus»*, *Phalaris arundinacea «Picta»* se retrouvent plus communément dans les pépinières. Mais il existe quantité d'autres graminées de tout format et pareillement rayées. Elles contrasteront joliment contre les bleus mais aussi contre le rose doux ou le blanc des astilbes, des roses, des *Agyranthemum fruticosum*, des anémones d'automne. Elles apporteront un peu d'élan dans l'impassible froideur d'un jardin gris ou blanc.

La plupart de ces graminées demandent le plein soleil mais certaines prospèrent à la mi-ombre. Ainsi *Hakonechloa macra «Alba striata»* au port retombant et aux feuilles marginées de blanc tolérerait l'ombre. Cela reste à voir, car en général les feuillages présentent davantage de panachure à plus de lumière. *Arrhenatherum elatius ssp. bulbosum «Variegatum»* se trouverait mieux en ombre légère. Comme les ombres sont multiples, rien de tel que d'expérimenter la chose dans son propre jardin et d'en tirer ses propres conclusions. Glissez-en un plant contre les larges feuilles bleues glauques des *Hostas sieboldiana «Elegans»*.

Des vivaces et annuelles

Les choux d'ornement aux feuilles découpées et lavées de blanc «Peacock» blanc pourraient varier l'ordinaire des annuelles de mêmes tons: cléomes, cosmos ou impatientes de Nouvelle-Guinée.

Les *Iris pallida «Variegata»* présentent un port irréprochablement vertical et des feuilles rayées d'un blanc bien franc, d'un grand effet au travers du feuillage plumeux du fenouil ou des scabieuses.

Un arbuste

De tous les arbustes au feuillage vert et blanc, le plus aérien demeure le saule nain *Salix integra «Hakuro Nishiki»* dont les feuilles restent marquées de blanc après s'être ouvertes légèrement rosées. Il illuminera une composition en blanc au côté d'une délicate hydrangée paniculée aux fleurs en dentelles (pensons à «White Lace» par exemple), près d'armoises, épiaires ou d'hélichrysus argentés, d'*Agyranthemum*, de cosmos blancs et autres classiques du genre.

Allez, osez bien doser les festifs feuillages panachés.



Le feuillage de la menthe ananas reste bien frais tout l'été et contrastera joliment avec le sombre héliotrope. Le plant photographié ici vient tout juste d'être taillé pour conserver un équilibre de formes et de hauteurs dans la plate-bande.

Que faire cette semaine?

- Menthe ananas; rarissime dans les centres-jardins à cette période de l'année. Lundi dernier, il en restait quelques plants à la Maison des fleurs vivaces, 8707, boul. Arthur Sauvé, Saint-Eustache. Tél.: (450) 472-8400. Vous en trouverez sans doute ailleurs avec un peu de chance et des doigts bien agiles.
- Pivoines: si vous devez le faire, aussi bien diviser ou déplacer tout de suite vos pivoines herbacées. De petits éclats portant trois à cinq yeux (bourgeons à la base du plant) reprennent mieux que les plants plus importants. Ensuite patience, car les nouvelles transplantées ne fleuriront que bien des années plus tard.
- Fleurs au menu: discrètes fleurs de cataïres, d'origan, de coriandre, d'hysope. Celles des capu-

cines rappellent le chou et le poivre. Que goûte le solaire tournesol?

■ Feuilles d'hostas, de livèche, rameaux de ronces ou de févier, fleurs d'aneth, roses et scabieuses, dahlias ou rudbeckias, voilà ces jours-ci les somptueux bouquets de feuillage et de fleurs du jardin.

■ Lecture: un ouvrage qui date mais qui est toujours disponible et qui fait tout de même le grand tour du jardin panaché. Origine des panachures et emploi des feuillages panachés, répertoires de variétés: des annuelles aux arbres et arbustes en passant par les vivaces et les graminées ornementales. *Feuillages panachés*, de Susan Conder, La Maison Rustique, 1994, 40 \$.



Du petit pot sur la terrasse au fond de scène du jardin, il existe des graminées panachées de blanc dans tous les formats. Par exemple, le grand *Miscanthus sinensis «Variegatus»* pourra atteindre les deux mètres lorsqu'il se hissera sa blanche inflorescence, le ruban-bergère panaché, *Phalaris arundinacea «Picta»*, restera sous les 80 cm et le petit *Arrhenatherum elatius ssp. bulbosum «Variegatum»* ne dépassera guère les 30 cm.